N° 176 26 FÉVRIER 1949 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library

S.S. PIE XII FLÉTRIT LA CONDAMNATION DU CARDINAL MINDSZENTY

Du haut de la loggia, et en présence de 250.000 catholiques massés sur la place Saint-Pierre, le pape a, pour la cinquième fois, protesté contre le verdict de Budapest et dénoncé les manœuvres des États totalitaires qui tentent de réduire l'Église à leur merci. (Phot. A. P.)

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT A FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois. . .	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an . . .	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	6 mois. . .	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an . . .	18,60		23,70	24,10	29,20
SUISSE.	6 mois. . .	37,55	francs	47,90	48,65	59,02
	Un an . . .	75,10	suisses	95,80	97,30	118,04
PORTUGAL.	6 mois . .	231,75	escudos	295,80	300,50	364,45
	Un an . . .	463,50		591,60	601	728,90

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois. . .	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an . . .	4.900	6.250	6.350	7.700

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — « En cas de changement de prix, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit. » (Décision du Comité Directeur du Syndicat des Publications Périodiques Françaises en date du 22 janvier 1948.) Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

EAU DE COLOGNE
"à travers bois..."

EAU DE COLOGNE
"vivifiante"
CONDENSE EN ELLE TOUS LES PARFUMS FRAIS ET TONIQUES DE LA FORET
PLASSARD
PARIS
Parfumeurs depuis 1815

PUYBELLE PL. 13

PORTEURS DE RENTES

3 % et 3 1/2 %

•

Un droit de souscrire dans des conditions exceptionnelles à la nouvelle rente garantie est donné aux porteurs de rentes anciennes.

•

Ce droit de souscription ne peut être exercé que pendant la durée de l'émission en cours.

•

Réfléchissez.

N'attendez pas qu'il soit trop tard.

Renseignez-vous vite.

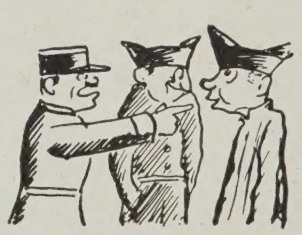
48

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

MARDI GRAS
— Alors, quoi ! vous n'y voyez même pas aussi loin que le bout de votre nez !

ORGUEIL
LE MERLE. — Pige la pigeonne, ce qu'elle peut crâner depuis que la gorge « pigeonnante » est à la mode.

DU TEMPS DE MOLIÈRE...
LE SPECTATEUR. — Ça, c'est une bonne farce, et sans prétention...
AU TEMPS DES « PENSEURS »
LE SPECTATEUR 49. — Quelle profonde psychologie dans chaque coup de bâton !



A LA MANIÈRE DE...
L'ADJUDANT. — Allez, Bidasse, vivement à la corvée de patates.
— Oui, mon chef bien-aimé.

AU ZOO
— Et dire que ce sont ceux-là qu'on appelle des féroces...

CINQUIÈME ANNÉE NUMÉRO 176 26 FÉVRIER 1949

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

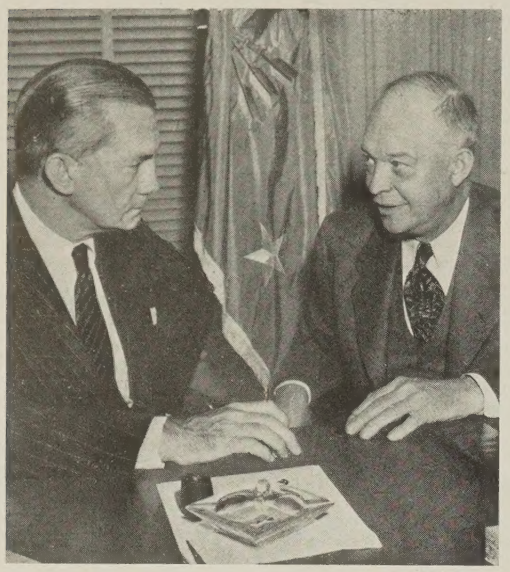
GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

LA COOPÉRATION ÉCONOMIQUE EUROPÉENNE

Les représentants des dix-neuf nations d'Europe participantes au plan Marshall se sont réunis à Paris, en séance plénière de l'O. E. C. E. Parmi les personnalités qui arrivent au château de la Muette on remarque, auprès de M. Robert Schuman, M. Paul-Henri Spaak, sir Stafford Cripps et plusieurs ministres des Affaires étrangères : le comte Sforza (Italie), MM. Tsaldaris (Grèce), Sadak (Turquie), Unden (Suède), Da Matta (Portugal), MacBride (Irlande), Rasmussen (Danemark), Bech (Luxembourg). Phot. *France-Illustration* (M. Jarnoux).

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE



A WASHINGTON, le général Eisenhower a quitté provisoirement l'Université de Columbia pour devenir « principal conseiller militaire » du président Truman et du secrétaire d'Etat à la Défense, James Forrestal.

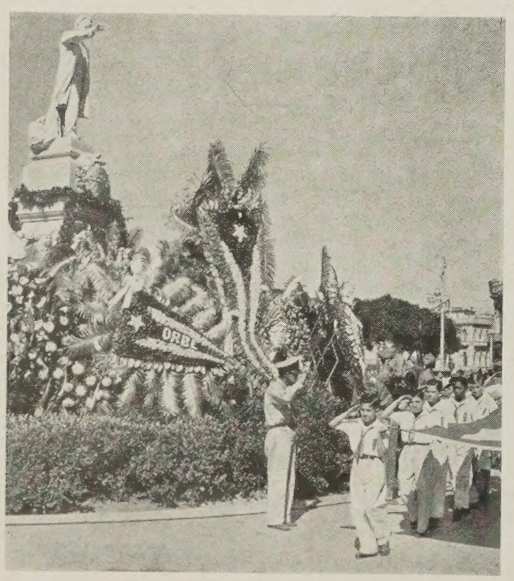
A LISBONNE, l'élection présidentielle s'est déroulée dans le plus grand calme. Le maréchal Carmona, seul candidat, a obtenu 80 % des voix, le général Norton de Matos s'étant retiré à la veille du scrutin.

A ORLY, M. Tran-Van-Huu, président du gouvernement provisoire du Sud-Viet-Nam, venant en France s'entretenir avec S. M. Bao-Daï, a été accueilli par les représentants français et par ceux de l'ex-empereur.

A TEL-AVIV, le Conseil de l'Etat d'Israël, sous la présidence de M. Ben Gurion, a tenu sa dernière séance en tant que parlement provisoire avant de transmettre ses pouvoirs à l'Assemblée constituante.

A BREST, au cours des essais de puissance de ses machines, le cuirassé *Jean-Bart* a dépassé au large la vitesse record de 32 nœuds, soit environ 60 kilomètres à l'heure, pour un déplacement de 40.500 tonnes.

A ANDREWS-FIELD, un bombardier à réaction B. 47, piloté par le major Russel E. Schleeh (à gauche), vient de réaliser la traversée record des Etats-Unis en 3 h. 46 m., soit à la vitesse de 972 km.-h.



A LA HAVANE, de grandes cérémonies se sont déroulées pour célébrer le 83e anniversaire de la naissance de José Marti. Les enfants des écoles ont défilé devant sa statue, abondamment fleurie par leurs soins.

A MURREN (Suisse), le maréchal Montgomery a pris quelques jours de vacances chez l'écrivain anglais Arnold Lunn. On les voit ici ensemble dans le téléférique de Grindelwald au cours d'une excursion.

A MADRID, le généralissime Franco a conféré avec Sidi Mohammed Eliman, leader arabe des colonies espagnoles d'Afrique occidentale, en présence du colonel Lopez, gouverneur militaire de ces territoires.

LE MACHINISME AGRICOLE FACTEUR DE RICHESSE NATIONALE

par J.-P. DAVID, député de Seine-et-Oise

SANS doute est-ce une nécessité évidente que de donner à notre agriculture les moyens mécaniques qui doivent lui permettre un plein développement dans le cadre national et international. De très gros efforts ont déjà été accomplis dans ce domaine ; nous en trouverons ici-même l'illustration et le Salon de la machine agricole qui s'ouvre permettra de se faire une idée des réalisations destinées à améliorer le rendement du sol français.

Mais il importe également d'examiner les moyens économiques à mettre en œuvre afin de procurer à une production accrue du fait du développement du machinisme agricole les débouchés qui lui deviennent nécessaires.

OBJECTIFS DU MACHINISME AGRICOLE

Il a été dit et répété que l'agriculture doit être la première industrie nationale. A cet effet un plan d'investissement de quatre ans a été dressé. Quel objectif fixe-t-il en ce qui concerne le machinisme agricole ? 200.000 tracteurs. Or si l'on examine la situation actuelle on trouve en service dans nos campagnes environ 80.000 tracteurs, dont 35.000, datant d'avant guerre, sont pour la plupart en mauvais état.

La situation est peu brillante si l'on considère qu'un pays comme l'Angleterre, dont la superficie cultivable est en gros le tiers de celle de la France, a mis dès à présent en service plus de 200.000 tracteurs.

Pour la commodité de notre exposé nous ne voulons retenir ici que cet exemple, mais la disproportion est la même avec les principaux pays producteurs. Nous sommes loin, hélas ! toutes proportions gardées, des 2.400.000 tracteurs et des 1.500.000 instruments de motoculture actuellement en usage aux Etats-Unis. Le chiffre prévu par notre plan d'investissement ne peut donc constituer qu'une première étape. Elle offre déjà un large débouché aux constructeurs, dans la mesure évidemment où ils sauront adapter leur production aux besoins des agriculteurs, car au programme de 200.000 tracteurs correspond l'utilisation de plus d'un million de machines agricoles et d'environ 300.000 véhicules de transport.

LE PROBLÈME TECHNIQUE

Une première question se pose d'une manière aiguë pour l'industrie du machinisme agricole : celle des *prix*. Le gouvernement doit comprendre que la politique de superfiscalité actuelle la grève lourdement. Chez les constructeurs la compression des prix de revient doit être poussée à l'extrême limite, ce qui pose un autre problème : celui de la possibilité de la construction « en petite série » en présence d'une concurrence étrangère dont l'industrie est fortement concentrée.

Deuxième question : celle de l' « assurance-vie » qu'il importe de donner à la machine agricole. La constitution de dépôts de pièces de rechange, la formation et la mise à la disposition de la clientèle rurale d'un personnel spécialisé pour les réparations courantes et pour les grosses réparations sont les conditions essentielles du succès de la mécanisation agricole.

Il existe déjà dans nos provinces plus de cinq cents coopératives d'utilisation de matériel agricole et près de deux mille autres sont en voie de constitution. D'autre part les artisans locaux, pour la plupart marchands et réparateurs, sont aussi dépositaires de pièces de rechange des principales marques françaises et étrangères. Il conviendrait que les dispositifs ainsi mis en place dès à présent par les coopératives et l'artisanat se complétassent au lieu de se concurrencer. C'est seulement en cas de défaillance du marchand répartiteur local que la coopérative devrait monter un atelier de réparations. En cas de coexistence la coopérative pourrait, pour les achats directs, ristourner une prime à l'artisan local, sorte de « prime de fidélité » attribuée à celui qui s'engagera à entretenir le matériel de la coopérative.

Troisième question : celle de l' « ensemble mécanique ». Disposer de tracteurs est une chose, mais le principal n'est-il pas de disposer de séries de « trains de culture » homogènes et adaptés tant à la traction qu'aux différents besoins de l'agriculture ? Matériel de motoculture pour la préparation du sol, semoirs et distributeurs d'engrais, matériel de récolte, matériel de transport, tout cet outillage doit faire corps avec le tracteur pour constituer un ensemble complet. Il est en effet inopérant pour l'agriculture de se servir, derrière un tracteur moderne, de machines périmées, comme on le voit encore trop fréquemment aujourd'hui. Nous savons que l'industrie du machinisme agricole a fait un sérieux effort dans cette voie, mais cet effort doit être encore développé.

Les préférences de l'agriculteur iront tout naturellement à un ensemble mécanique normalisé aussi bien en ce qui concerne les « trains de culture » que les pièces de rechange qu'il se procurera dans des dépôts voisins de son exploitation, où il sera assuré de disposer d'un personnel et d'un outillage spécialisés.

PNEUS ET CARBURANTS

Deux problèmes d'équipement se posent immédiatement qui, soulignons-le, conditionnent tout le développement du machinisme agricole : celui des pneumatiques, celui du carburant.

L'*équipement en pneumatiques* reste un des gros soucis actuels de nos cultivateurs tant pour les tracteurs que pour les véhicules utilitaires.

La vente des pneumatiques pour tracteurs est enfin devenue libre et les stocks d'approvisionnement sont suffisamment importants, mais la répartition commerciale se fait mal. Les constructeurs doivent s'efforcer de faciliter à l'agriculteur un approvisionnement rapide ; ce sera faire preuve d'esprit d'entreprise et d'organisation et un excellent moyen de se ménager une clientèle.

Les pneumatiques pour véhicules utilitaires, par contre, sont toujours contingentés pour leur répartition, alors que l'élément transport, on l'a dit, compte pour 50 % dans les travaux agricoles. Là encore l'initiative privée doit rapidement mettre un terme à la carence administrative, car les grandes usines françaises de pneumatiques disposent maintenant de possibilités de production suffisantes. Ajoutons enfin le problème de normalisation et celui de la dimension des pneus, auxquels il convient de travailler par priorité.

Mais le *carburant* reste le centre du débat, car de lui dépend toute la politique du machinisme agricole. Or la part en carburant réservée à l'agriculture, trop faible, couvre le dizième seulement de ses besoins, dit-on ; en outre la distribution en est mal assurée et les stocks de sécurité sont nuls à l'échelon local. Le cultivateur conservant ses chevaux, à la nourriture desquels il consacre une part de ses cultures, a une tendance à revendre au marché noir des attributions d'essence insuffisantes pour assurer une continuité dans la motoculture. Enfin l'essence est trop chère en raison de l'incidence fiscale trop lourde ; il faudrait détaxer l' « essence agricole », ce qui est affaire gouvernementale. Mais il importe avant tout de déterminer une politique générale du carburant. Les constructeurs doivent en effet connaître non seulement la nature des carburants (pétrole, alcool pur, mélange) qui feront l'objet d'un programme de fournitures suivies, mais aussi leurs caractères chimiques (fluidité, degré d'octane), et c'est ici que se pose la question de l'alcool carburant dont l'agriculture entend faire une des bases de toute son économie. On peut être surpris que le gouvernement ne semble s'y intéresser que d'une manière épisodique et que les essais de « moteurs polycarburants » ne bénéficient pas davantage de la sollicitude des pouvoirs publics. Ce qui nous amène tout naturellement à poser le problème économique qui, en matière agricole, conditionne celui du machinisme.

LE PROBLÈME ÉCONOMIQUE

L'agriculture française est à un tournant. Dès à présent elle prend la position « exportateur », alors que jusqu'ici nous étions importateurs de produits agricoles. Il se peut que la baisse actuelle des prix à la production s'étende. D'autre part la hausse des prix industriels et les excès de la superfiscalité resserrent les trésoreries paysannes, jusqu'alors assez largement approvisionnées.

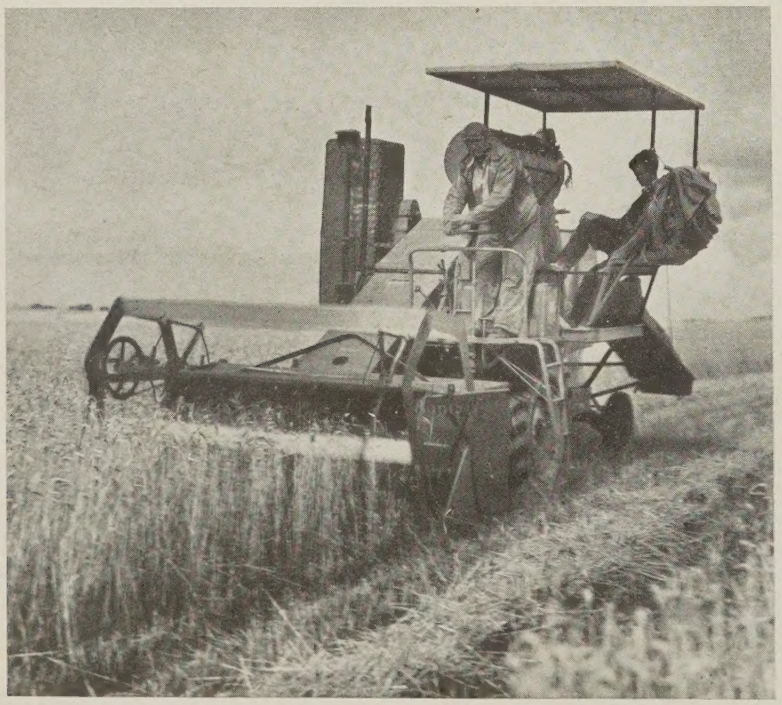
Dès lors l'agriculteur se demande s'il va pouvoir continuer à s'équiper mécaniquement s'il n'obtient pas des assurances pour l'avenir. Et ces assurances sont pour lui les suivantes :

D'abord la stabilité économique grâce à une organisation du marché intérieur qui aboutisse à une garantie de prix, à une politique de stockage et de report qui, par un détour, nous conduise, *via* la régie commerciale des alcools, à une politique de l'alcool carburant. Que l'on définisse d'abord cette politique. Ensuite que l'on « motorise » l'économie agricole elle-même en laissant aux professionnels de l'agriculture le soin de trouver par leurs propres moyens et rapidement des débouchés extérieurs à leur production, dès à présent excédentaire, c'est-à-dire en leur donnant la liberté complète de leurs transactions commerciales, faute de laquelle ils seront battus d'avance par tous leurs concurrents sur les marchés internationaux. Enfin qu'on leur fournisse pour utiliser leurs machines à plein des pneumatiques et du carburant en stock à un prix « rentable ».

Il ne servirait de rien d'échafauder de magnifiques plans engageant tout un avenir industriel si au préalable ces conditions élémentaires n'étaient pas satisfaites.

DES CHARRUES ADAPTÉES AUX TRACTEURS, CONDITION D'UN BON RENDEMENT.

L'EMPLOI DE PLUSIEURS TRACTEURS EST COURANT DANS LES GROSSES FERMES.



MOISSONNEUSE-BATTEUSE AUTOMOTRICE : LARGEUR DE COUPE DE 2 M. 55.

LES TRACTEURS FRANÇAIS, RÉCEMMENT MIS EN VENTE LIBRE, SONT APPRÉCIÉS.

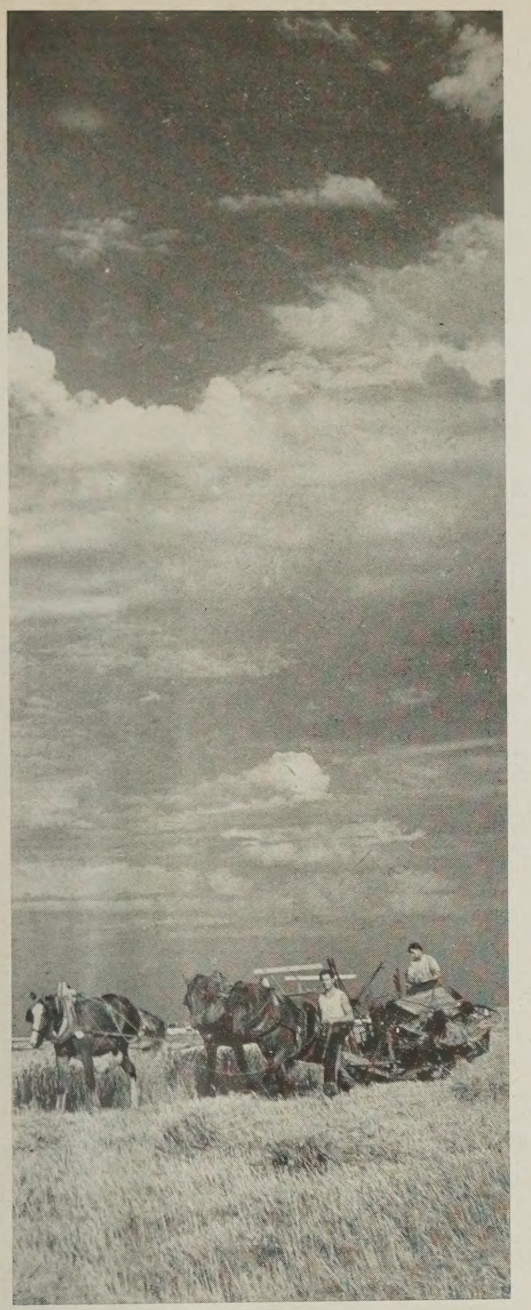
L'AGRICULTURE FRANÇAISE

par RENÉ BRANELLEC

LA mécanisation de l'agriculture a cessé depuis longtemps d'être une vue de l'esprit, un vœu platonique ou une mode hardie de précurseurs. Elle est un fait. Non pas seulement aux Etats-Unis ou en U. R. S. S., pays pilotes en matière d'industrialisation ; mais en Grande-Bretagne, en Allemagne, en Italie, en Hollande, en Belgique, en Pologne, en Tchécoslovaquie, en Suède et dans tous les pays qui veulent rester dans le « peloton de tête » des nations mondiales.

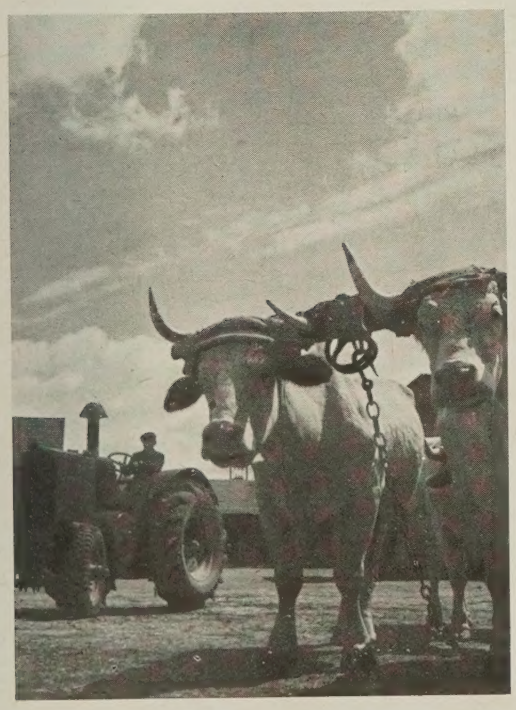
Le retard important de la France, avant la guerre, avait de multiples causes. Il était dû tout d'abord au morcellement excessif de la propriété en certaines régions, à l'esprit de routine et d'individualisme qui se traduisait, pour ne citer qu'un exemple, par l'emploi de 500 charrues de types différents, dont la seule justification se fondait sur le respect d'habitudes locales très antiques, à la prudence des exploitants devant des machines insuffisamment mises au point, trop délicates ou encore mal adaptées et enfin, en bonne partie aussi, à la situation médiocre de l'agriculture ne disposant pas des capitaux nécessaires pour rénover son matériel d'exploitation non plus que pour améliorer les conditions d'existence de ses fidèles.

J'emploie le terme à dessein. Beaucoup de citadins s'imaginent que la paysannerie vit aujourd'hui dans l'opulence et lui font grief de tous les maux endurés pendant les dix dernières années. S'il y a eu parmi elle des « profiteurs », la ville en a elle-même vu s'enrichir un nombre plus grand, dont le rôle était moins utile. Et l'on commence d'apercevoir, à la faveur de la disparition constante de la main-d'œuvre rurale, la nécessité d'une agriculture prospère. L'effondrement actuel des cours agricoles, dont les consommateurs ne profitent que fort tardivement et qui en définitive se retourne contre eux par le jeu des incidences, incite également à reviser des opinions passionnées. On admet que le producteur prend des risques sérieux,



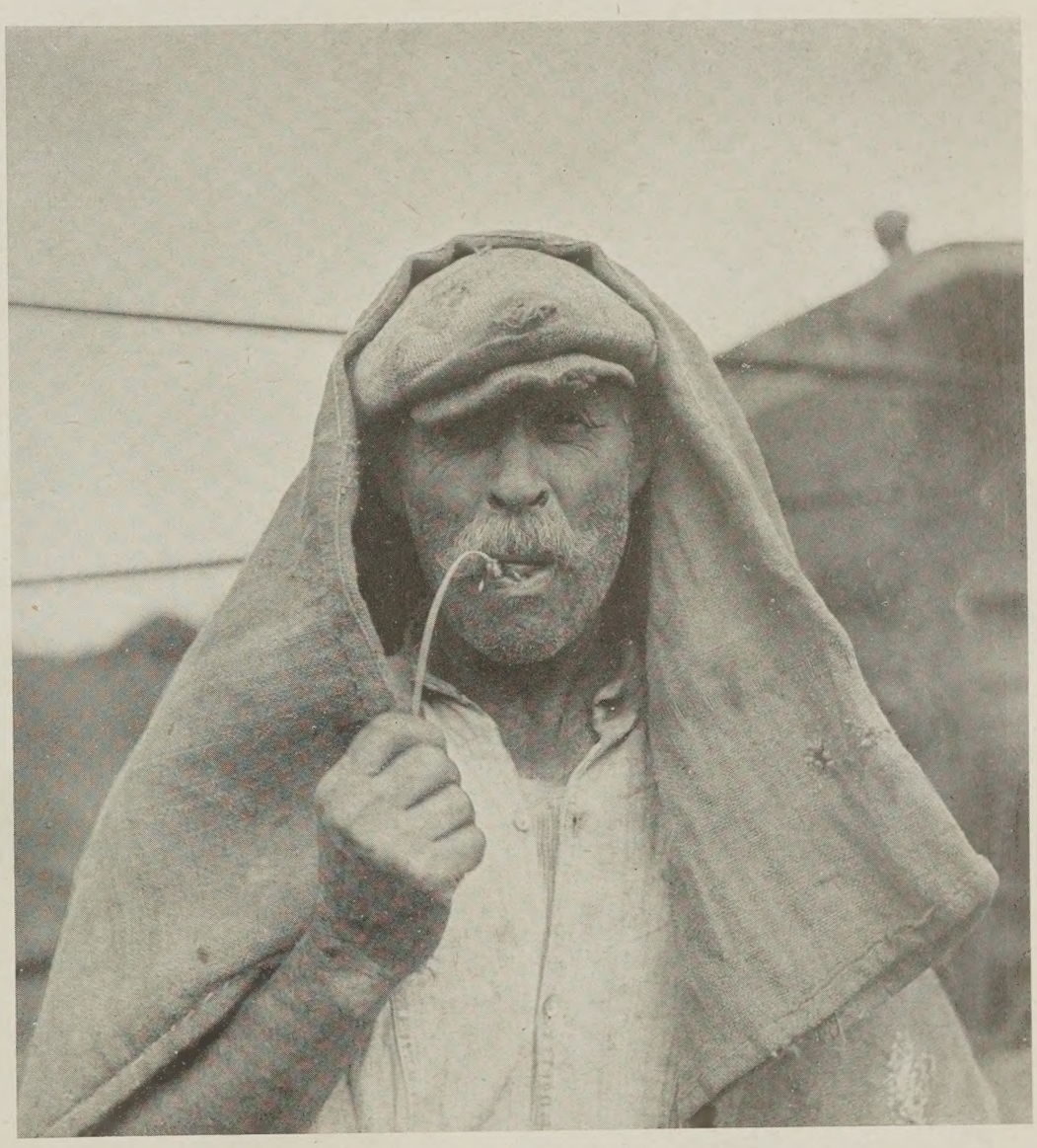
La mécanisation n'est pas la motorisation.

SE TRANSFORME



Moyens modernes et anciens cote a cote.

Dans maints endroits les procédés anciens sont encore utilisés. Ils ont leur bon coté.



Le paysan, rude au travail, reste l'élément de base de la structure sociale française.

les plus grands, puisqu'il n'est jamais sûr que sa récolte paiera totalement les frais d'exploitation.

Avant la guerre déjà l'agriculture française se trouvait devant le dilemme : ou diminuer ses charges ou mourir à petit feu. Elle ne pouvait en effet rester indéfiniment au-dessus des prix mondiaux. La protection douanière ne constituait qu'un palliatif comportant la menace permanente de sa suppression.

Diminution des charges, augmentation des rendements devenaient ainsi les deux pôles de notre agriculture qui, *nolente volente*, était en quelque sorte acculée à la mécanisation. La crise de la main-d'œuvre s'aggrava d'autre part pendant les hostilités. Le retour des prisonniers, l'amélioration considérable et pleinement justifiée du sort des journaliers ne l'ont-ils pas conjurée ? Pourtant la campagne continue à se dépeupler.

Or dans le même temps l'agriculture, demeurant une des pièces capitales de l'économie française, se trouve dans l'obligation de participer au développement des exportations sans lesquelles, au terme de l'aide Marshall, en 1953, la France ne pourra plus payer les importations de matières premières pour l'industrie.

PRODUIRE DAVANTAGE

Tel est le problème : produire davantage, à meilleur prix, avec une main-d'œuvre réduite. Seule réponse valable : mécanisation.

La cour de ferme a un nouvel habitant. La moisson, résultat de durs efforts. Travail facilité et meilleur rendement.

Notre agriculture ne va-t-elle pas se heurter aux mêmes obstacles qu'avant la guerre ? Les conditions ont totalement changé. Il faut remédier à la pénurie de main-d'œuvre et tenir compte des tendances nouvelles. Quelques faits éclairent celles-ci. Les charretiers deviennent de plus en plus rares et refusent de soigner leurs chevaux le dimanche. Les jeunes, d'instinct, considèrent avec mépris les vieilles méthodes et témoignent au contraire d'un goût très vif pour la « mécanique ». Fort opportunément celle-ci a fait de gros progrès. Le spectacle d'une moissonneuse-batteuse coupant et battant sur place, exactement à maturité, 150 quintaux par jour est impressionnant pour un profane et bouleversant pour un homme de la terre, qui peut voir au surplus la presse-ramasseuse transformer instantanément la paille en blocs cubiques qu'un tracteur conduit à la grange. Un travail qui eût nécessité des semaines avec un personnel nombreux se fait en deux jours avec quatre ou cinq hommes. Devant un tracteur tirant cinq charrues à 8 kilomètres à l'heure l'attelage, qui dessine une seule « raie » à une vitesse moitié moins grande, fait pauvre figure. D'autant qu'au bout de huit heures l'attelage s'arrête, qu'il a fallu une heure pour l'apprêter et le conduire de l'écurie au champ et une heure encore pour le remettre au repos, qu'il faut nourrir les bêtes, même les jours fériés. Le tracteur, lui, travaille « en continu ». Dans plusieurs exploitations trois équipes le font marcher, aux périodes de grand travail, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Les labours qu'il permet sont plus profonds et donnent des rendements supérieurs... En résumé, il n'est plus possible de nier les progrès considérables que la mécanisation a fait accomplir.

Il reste de pouvoir la réaliser. Elle nécessite des investissements très importants. Impossibles il y a dix ans, ils sont aujourd'hui le recours des paysans contre les menaces de l'avenir.

LA SOIF DE MATÉRIEL

Les besoins sont considérables par suite de l'arrêt presque total des livraisons de tracteurs et de matériel agricole pendant la guerre, par suite surtout du retard de la France qui n'a cessé de s'aggraver depuis vingt ans et enfin en raison d'une sorte d'engouement qui se traduit, par exemple, par la demande dans le seul département d'Ille-et-Vilaine de plus de 5.000 tracteurs. Quand on rapproche ce chiffre du nombre total de tracteurs existant en France en 1938, soit 40.000, nombre contesté d'ailleurs parce qu'il comprendrait les motoculteurs, on mesure l'effort à accomplir. Celui-ci est évidemment variable suivant les genres de culture et toutes les régions ne se prêtent pas également à la motorisation.

Les très gros tracteurs vont dans le Midi, où l'on emploie des machines de 80 CV et plus pour le défonçage, à 75 centimètres, des vignobles. Les tracteurs de 60 CV sont demandés par les départements de grande culture à l'exception du Nord et du Pas-de-Calais, où les terres sont morcelées. Mais ce qui l'emporte de loin dans les listes établies par les syndicats, c'est le tracteur de 16 à 20 CV, les inscriptions pour achat atteignant au 1er janvier 28.496 tracteurs, soit plus de la moitié des commandes, dont le total s'élève à 54.508. Les tracteurs à roues ont la plus grande faveur, avec plus de 50.000 demandes contre 4.000 pour les tracteurs à chenilles.

L'engin de traction, aussi utile soit-il, n'a son plein emploi qu'avec un matériel approprié : charrues, semoirs, arracheuses, faucheuses, etc. Celui qui convenait à la traction animale s'adapte vaille que vaille, aux dépens du rendement, au tracteur. Il s'agit là d'une cote mal taillée dont il a bien fallu se contenter faute de mieux. Le plan d'équipement de l'agriculture établi au lendemain de la guerre consacrait en effet la quasi-intégralité des ressources en devises, pour l'importation, et des attributions de matières premières, pour la fabrication nationale, à l'acquisition de tracteurs. C'était là un ordre d'urgence assez grossier, qui ne tenait au reste pas compte des désirs exprimés par la profession. Toutefois, le plan étant en quelque sorte découpé en tranches à court terme, des correctifs ont pu y être apportés.

Dans quelle mesure ce plan a-t-il été réalisé jusqu'à présent et quels moyens avait-on pour faire face aux besoins ?

LES DÉBUTS DE LA MÉCANISATION

En ce qui concerne les tracteurs la production française d'avant guerre était faible, le marché intérieur n'offrant pas de débouchés suffisants. Quant aux marchés étrangers, les Etats-Unis s'y étaient assuré un quasi-monopole que justifiait d'ailleurs l'excellence de fabrications soigneusement étudiées et réalisées dans des usines spécialisées. Tel n'était pas le cas de la France, où les tracteurs agricoles ne constituent qu'une branche particulière de l'activité des usines automobiles. Lorsque la question se posa en 1945 de développer leur production, on partit pratiquement de zéro. Cette année-là ne vit sortir de nos usines que 800 tracteurs. Faible encore en 1946 et en 1947, la fabrication s'est élevée à 12.000 unités en 1948. On en attend 20.000 cette année. Entre temps la qualité s'est améliorée ; la liberté a été rendue et des perspectives favorables s'ouvrent à la jeune industrie française. Mais celles-ci ne se confirmeront que dans la mesure où seront opiniâtrément poursuivis les progrès déjà réalisés, ce qui suppose l'autonomie de plus en plus grande de la branche « tracteurs » ainsi qu'une sévère compression des prix de revient. Entre des machines comparables, l'une française, l'autre américaine, la différence est de 200.000 à 300.000 francs. C'est ce qui explique que les tracteurs importés restent soumis à la répartition, à l'inverse des tracteurs français, dont l'achat est désormais libre. Cette facilité ne doit pas faire illusion. La liberté donnée au marché des petits tracteurs, que l'on substitue dans beaucoup de cas aux motoculteurs, n'empêche pas que 1 % seulement des commandes reçoivent une suite... après un long délai.

Le total des tracteurs importés depuis 1945 est de 43.240, auxquels s'ajoutent les 18.500 tracteurs construits en France dans le même laps de temps. Ainsi en quatre années l'agriculture française a fait un effort d'équipement plus grand que dans les vingt années qui ont précédé le deuxième conflit mondial. Il exige d'être continué sans défaillance. Les 20.000 tracteurs français prévus en 1949 seront complétés par plus de 5.000 tracteurs américains, 3.500 tracteurs anglais et 1.000 tracteurs canadiens, dont l'importation, effectuée grâce au plan Marshall, est en cours.

Mais, comme je le fais remarquer plus haut, le matériel agricole n'a pas bénéficié des avantages accordés aux tracteurs. Le nombre de charrues spécialement adaptées à la traction mécanique n'excède pas 20.000, ce qui ne correspond que de loin aux 60.000 tracteurs fabriqués en France ou importés dans le même temps. Les besoins sont donc énormes et dépassent de beaucoup actuellement ceux qui restent à satisfaire dans le domaine de la traction. La faute n'en incombe pas aux fabricants, qui ont subi comme les autres industriels la pénurie de matières premières. La situation, légèrement améliorée, est loin d'être satisfaisante. Pour ne citer que quelques chiffres, l'agriculture réclame 40.000 charrues, 20.000 moissonneuses-lieuses, 10.000 faucheuses, 1.500 à 2.000 moissonneuses-batteuses automotrices et autant de petites. Les 800 moissonneuses-batteuses importées l'an dernier ont fait une bonne propagande pour ce genre de machines. Leur utilité est éclatante dans le cas des oléagineux, dont l'égrenage en cours de transport provoque des pertes très sensibles.

Un écueil se présente : il s'agit d'une part de la chute des prix agricoles, amenuisant les disponibilités, d'autre part de l'insuffisance du contingent de carburant consacré à l'agriculture. Les organismes professionnels ont dénoncé ce double danger et réclamé des mesures propres à l'écarter. Il convient, selon eux, d'assurer par la soupape des exportations le maintien de cours rémunérateurs. Un plan reflétant les vœux des producteurs a été remis au gouvernement par la C. G. A. Quant à la pénurie de carburants, M. Philippe Lamour ne voit d'autre solution que d'affecter à l'importation d'une tranche supplémentaire de carburants une partie des devises qui devaient être affectées à l'achat de tracteurs. Il remarque, non sans raison, que la pire des fautes serait de décourager les agriculteurs de la mécanisation, ce que ne manquerait pas de faire l'impossibilité où ils se trouveraient d'employer leurs nouvelles machines dans des conditions de rentabilité.

Tout doit être mis en œuvre pour accélérer la mécanisation et l'ordonner en tenant compte des réalités plus encore que des programmes. Là est le salut de notre agriculture.

LE POUMON DU MAROC

CASABLANCA

par HENRI LE MASSON

PARMI les ports nord-africains celui dont le développement est peut-être le plus caractéristique est sans aucun doute Casablanca, le seul port en eau profonde du Maroc. Inexistant il y a quarante ans, son trafic atteint aujourd'hui près de 5 millions de tonnes, c'est-à-dire qu'il dépasse Bordeaux, Alger et Oran. Selon la formule imagée et expressive du général Juin, résident général, le port de Casa est le « poumon » du Maroc, et la ville, devenue la vraie capitale économique du Maroc, a grandi en fonction de son développement. Sa population, qui était de 25.000 habitants en 1907, en comprenait 350.000 en 1939 ; elle atteint maintenant près de 600.000 personnes ; au train où elle s'accroît on pense qu'elle avoisinera le million d'ici quelques années.

Dans nos précédentes études sur les ports français nous avons vu partout ceux-ci s'installer sur quelque rade abritée, au fond d'une baie, ou encore sur l'estuaire ou sur les rives d'un grand fleuve. La côte atlantique du Maroc n'offre aucun de ces avantages naturels. Pendant des milliers de kilomètres elle s'allonge à peu près rectiligne, sans cassure, toujours battue par une houle qui rend son approche dangereuse. Avant l'arrivée des Français il n'existait aucun port marocain permettant un trafic maritime de quelque importance : un petit nombre de navires de faible tonnage trouvant seuls un abri précaire à Mazagan, à Mogador ou encore aux embouchures du Bou-Regreb (Rabat-Salé) ou de l'oued Sebou. On s'explique ainsi que le Maroc, bloqué au nord par le Riff, au sud par l'Atlas, muré du côté de la mer par son rivage inhospitalier, soit resté jusqu'au début du XX[e] siècle un pays de caractère médiéval, isolé du monde occidental. A cette époque, pourtant, une société, la Compagnie Marocaine, avait bien entrepris d'édifier à Casa un port de batellerie destiné à abriter les barcasses servant au chargement et au déchargement des navires venant mouiller devant la ville, mais ses projets se heurtèrent longtemps à la politique d'isolement systématique poursuivie par les sultans, et le chantier ne put être ouvert que le 2 mai 1907, après la signature du traité d'Algésiras. On sait comment le massacre des ouvriers

LE PORT DE CASABLANCA SE LIMITAIT JADIS A UNE ESTACADE EN BOIS, ET LE DÉCHARGEMENT DES NAVIRES S'OPÉRAIT PAR BARCASSES, PÉRILLEUSEMENT. IL TRAITE MAINTENAI

L'AVENUE DU 4e-ZOUAVES CONDUIT DU PORT AU CENTRE DE LA VILLE.

LE PORT DE CASABLANCA, EN PLEIN DÉVELOPPEMENT, EST DÉJA INSUFFISANT...

du port, survenu moins de trois mois plus tard, entraîna l'intervention de la marine française pour délivrer les Européens assiégés dans leurs consulats, puis le débarquement des troupes du général Drude et, avec l'occupation presque immédiate de l'arrière-pays, le début de l'ère française du Maroc.

Le choix de Casablanca comme port principal du Maroc fut décidé par Lyautey après qu'une commission eut examiné, en 1912, les avantages respectifs des différents sites qui pouvaient être envisagés. En cinq ans, en effet, Casablanca était devenu le centre de gros intérêts ; d'autre part sa position au débouché de la riche plaine de la Chaouia maintenait l'équilibre entre le Nord et le Sud, car la ville se trouve au lieu géométrique des zones de la production agricole de tout le versant nord de l'Atlas. Dès le mois de mars 1913 les travaux du port furent adjugés à un consortium d'entreprises et malgré l'hostilité de la mer, dont les lames soulevaient parfois des blocs d'une cinquantaine de tonnes pour les entraîner au loin, les travaux avancèrent à pas de géant. En 1924 le gros œuvre de la jetée était terminé et l'on pouvait accoster à quai.

UN PORT TAILLÉ DANS LE NEUF

Lorsqu'on contemple l'ensemble du port du haut de la terrasse des silos qui, depuis 1930, dominent le quai Delpit d'une cinquantaine de mètres de hauteur on est frappé par la simplicité de ses lignes. Les ingénieurs n'ont pas été gênés par d'anciens ouvrages démodés ni par des accidents du rivage, un îlot ou un récif malencontreusement disposé. Gagnant sur la mer, ils ont pu tailler dans le neuf, et grâce aux méthodes Lyautey aucune commission n'est venue entraver ou retarder l'avancement des travaux. Le port de Casablanca appartient au type « port extérieur sur côte rocheuse », classique en Afrique du Nord. Il n'est pas constitué par des bassins creusés dans le rivage, mais par un vaste plan d'eau qu'abrite une longue jetée projetée en oblique vers le large avec des ouvrages perpendiculaires à la côte : le môle du Commerce, large de 220 mètres, pouvant recevoir des navires de 9 mètres de tirant d'eau, et la jetée transversale, dite jetée des Phosphates, longue de 1.545 mètres. La principale jetée porte le nom de l'ingénieur en chef des ponts et chaussées Delure, qui conseilla Lyautey dans les premiers temps de la construction du port. Cette jetée s'allonge sur quelque 2.500 mètres par des fonds atteignant 17 mètres à son extrémité. Elle délimite un plan d'eau de 106 hectares, chiffre relativement faible si on le compare aux autres ports de l'Afrique du Nord française. C'est l'égal de celui de Bône, mais il est moins étendu que ceux d'Alger (165 hectares), d'Oran (112 hectares) et même de Bougie (135 hectares), alors que le port se classe, par l'importance de son trafic, en tête de tous les ports nord-africains. Les 97 hectares de terre-pleins et de hangars et les 3.250 mètres du quai de Casa connaissent en effet une activité considérable, car Casablanca est un port de grand rendement, mais c'est aussi un port qu'il faudra agrandir rapidement si l'on veut qu'il puisse suivre le développement commercial de la ville. Il arrive déjà que des navires de commerce ne puissent trouver immédiatement une place à quai, et au début de 1948 on a pu voir jusqu'à douze et même quinze cargos en attente, mouillés à l'extérieur de la jetée et sans protection contre une houle qui si souvent jeta à la côte de gros bâtiments !

LA MARINE NATIONALE ET LE PORT DE CASABLANCA

La marine nationale porte un intérêt considérable au port de Casablanca. A mi-distance entre Brest et Dakar, Casablanca lui est apparu, bien avant 1939, comme pouvant être une base d'opérations de grande importance en temps de guerre. De fait Casablanca fut pendant la dernière guerre un point de stationnement très fréquenté par beaucoup de nos unités navales et joua un rôle primordial comme port de convois et de réparations. Après

DES MILLIONS DE TONNES PAR AN. LE SILO A GRAINS, DU HAUT DE SES CINQUANTE MÈTRES, DOMINE LES QUAIS DONT L'ÉQUIPEMENT SE POURSUIT SANS CESSE.

A L'ENTRÉE DU PORT SE DRESSE LA MASSE IMPOSANTE DU SILO A GRAINS.

LA PÊCHE AU MAROC PRÉSENTE UN CARACTÈRE NETTEMENT ARTISANAL.

LE TRAFIC DE CASABLANCA ATTEINT DÉJA PRÈS DE 5.000.000 DE TONNES.

LES PLUS GRANDS NAVIRES PEUVENT MAINTENANT ACCOSTER A CASABLANCA.

CHAQUE JOUR LES BUILDINGS DE DIX A DOUZE ÉTAGES SONT DE PLUS EN PLUS NOMBREUX A CASABLANCA, NOTAMMENT DANS LE QUARTIER DES AFFAIRES.

le débarquement américain il devint un point de relais essentiel pour tout le matériel de guerre en provenance des Etats-Unis, et il est certain qu'il le redeviendrait dans l'hypothèse d'un nouveau conflit.

C'est pourquoi la marine de guerre avait pris dès 1939 l'initiative d'un plan d'extension que les événements n'ont malheureusement pas permis de réaliser. Elle avait notamment envisagé de participer à 50 % des dépenses qu'aurait entraînées la prolongation de la jetée Delure et à la construction d'une forme de radoub, élément essentiel à tout grand port, mais qui manque aujourd'hui encore à Casablanca, où l'on dispose seulement d'un vieux dock flottant de 120 mètres et de 5.500 tonnes ; la marine avait d'autre part entrepris la construction d'un important parc à mazout. En 1942 elle venait de remettre au point son premier projet quand le débarquement du 8 novembre entraîna de nouveau l'ajournement des travaux d'extension dont elle venait de convenir avec l'administration du Protectorat. Ces projets ont été repris en 1946, mais cette fois à l'initiative des Travaux publics. En première étape on prolongera d'environ 900 mètres la jetée Delure et l'on améliorera les ouvrages existants en aménageant de nouveaux quais ou équipements pour le trafic des denrées périssables et des primeurs. On doit également construire une forme de radoub de 155 mètres de longueur. La prolongation de la jetée est déjà en cours. La marine nationale poursuit de son côté l'aménagement de son parc à combustibles en réservoirs enterrés sous une colline : cette installation très largement calculée sera terminée prochainement et permettra de stocker quelque 250.000 tonnes de produits « noirs ». A Oukacha et aux Roches-Noires d'autres installations, surtout privées, existent pour les produits « blancs ». Compte tenu des réservoirs en cours d'aménagement, leur capacité dépassera bientôt 100.000 tonnes et cette capacité doit être doublée dans un avenir prochain. Casablanca est donc appelé à devenir un des plus importants ports de dépôts pétroliers du monde. Depuis 1943, d'ailleurs, les plus grands pétroliers peuvent y décharger leur cargaison à l'extérieur de la jetée transversale au moyen d'un pipe-line flottant.

Le développement du port de Casablanca a également entraîné la création dans le quartier des Roches-Noires et d'Oukacha d'une zone industrielle très active qui s'étend en direction de la petite ville et du port de Fédala, éloignés de 20 kilomètres à peine et dans lesquels certains voient un complément naturel du port de Casa. La pièce maîtresse de cette zone est la centrale des Roches-Noires, alimentée par le charbon et par le mazout importés ; la production annuelle doit en être portée à 150 millions de kilowatts-heure. Il est intéressant de signaler qu'une société d'études a été fondée en 1947 pour examiner dans quelles conditions on pourrait aménager, en profitant du prolongement de la jetée Delure, une usine qui transformerait en courant électrique l'énergie de la houle venant battre régulièrement le môle. Le procédé consisterait à utiliser la surélévation de la mer résultant de l'action de la houle ; celle-ci se déverserait dans des turbines basse-pression de 2.000 CV du côté du plan d'eau calme grâce à une hauteur de chute de l'ordre de 5 mètres. On escompterait une production minimum de l'ordre de 25.000 kWh. par an au mètre linéaire de jetée.

LE TRAFIC DU PORT DE CASABLANCA

Les éléments principaux du trafic du port de Casa sont, en dehors des « marchandises diverses », les céréales, les phosphates et les primeurs et fruits. Malgré la floraison des usines et des chantiers qui se sont ouverts à Casa depuis une dizaine d'années on ne saurait oublier que l'économie marocaine est basée, pour longtemps encore sans doute, sur l'agriculture et ses dérivés ; c'est d'ailleurs l'agriculture qui a créé l'industrie marocaine : les meuneries, les biscuiteries, les fabriques de pâtes, dont le nombre est considérable à Casablanca, sont nées et vivent de l'agriculture et par l'agriculture. Les phosphates, de leur côté, jouent un rôle essentiel dans l'activité du port : en 1947 on a embarqué jusqu'à 242.000 tonnes par mois de ce précieux engrais recherché par de nombreux pays, et l'on ne saurait oublier qu'une fois en plein rendement les nouveaux centres d'extraction en cours d'installation 4 millions de tonnes pourront être déversées chaque année sur Casablanca, soit le tiers de la consommation mondiale d'avant la guerre. Rappelons que l'exploitation des gisements chérifiens n'a commencé qu'en 1921 : elle s'éleva cette année-là à 33.000 tonnes seulement.

Qu'il s'agisse du silo pour les céréales ou des portiques de chargement pour les phosphates le port est admirablement équipé : dans presque tous les cas les manipulations se font automatiquement et les procédés et les matériels mis en œuvre sont parmi les plus modernes. Il en sera de même bientôt pour les fruits et les primeurs, acheminés par quantités croissantes vers l'Europe. Alors qu'en 1938 on avait expédié 57.000 tonnes de ces denrées dites « périssables », on estime que le tonnage exporté atteindra 180.000 tonnes en 1950 et 290.000 tonnes cinq ans plus tard. Casa sera alors un des « maillons » les plus importants de cette fameuse « chaîne du froid » grâce à laquelle fruits et légumes nord-africains arriveront en excellent état dans les grands centres urbains français et étrangers. Pour répondre aux nécessités de ce trafic de premier plan les Travaux publics ont prévu un entrepôt frigorifique et trois postes de chargement avec des halls de réception de 150 mètres de longueur qui doivent être prêts en 1950. En attendant son achèvement on va mettre en service un entrepôt provisoire provenant des surplus américains.

LA PÊCHE ET LE MAROC

Casablanca est également un grand port de pêche, car la pêche est déjà la deuxième industrie du Maroc. La variété est un des traits essentiels de la faune marine marocaine, son abondance en est un autre, plus intéressant encore. Sur les côtes marocaines, que fréquentent beaucoup de chalutiers européens, les espèces sédentaires (homards, langoustes, crevettes), puis, sur les fonds voisins du rivage, les congres, les raies et, plus au large, les soles, les grondins, les rougets, les merlans. Les poissons migrateurs s'y ajoutent par bancs très denses, en particulier la sardine, l'anchois, le maquereau, les thons et les bonites, dont la pêche alimente déjà une industrie marocaine de la conserve qui ne demande qu'à se développer encore. Dès avant la guerre le tonnage du poisson débarqué à Casablanca rivalisait avec celui de quelques-uns des principaux ports de pêche français. L'armement marocain de la pêche ne possède cependant encore qu'une flottille insuffisante et de rendement médiocre. La pêche de caractère artisanal qui se pratique actuellement sur les côtes marocaines doit, si l'on veut voir prospérer cette industrie essentielle, faire place de plus en plus à la pêche « industrielle », mettant en œuvre des bateaux plus grands et surtout des bateaux convenablement équipés pour ramener leurs captures dans de bonnes conditions de fraîcheur. Elle trouvera déjà toutes les facilités nécessaires dans le nouveau port de pêche casablancais, qui est fort bien aménagé. Ajoutons que certains estiment que les possibilités actuelles de la pêche au Maroc peuvent se chiffrer par 60.000 tonnes de poisson par an au lieu des 25.000 actuelles.

Le port de Casablanca, doté de moyens techniques puissants et en bonne voie de développement, ne peut donc que contribuer chaque jour davantage à assurer dans l'avenir le magnifique essor du Maroc et sa prospérité.

RÉPERCUSSIONS

DE LA CONDAMNATION DU CARDINAL

MINDSZENTY

LE PRINCE PRIMAT DE HONGRIE A TROIS ÉTAPES DE SA VIE : EN HAUT, IL Y A TROIS ANS, ALORS QUE S. S. PIE XII VENAIT DE LUI REMETTRE LA BARRETTE CARDINALICE ; AU CENTRE, IL ÉCOUTE LE RÉQUISITOIRE DU PROCUREUR GÉNÉRAL ; EN BAS, IL EST CONDAMNÉ A LA PRISON PERPÉTUELLE. CETTE SENTENCE A PROVOQUÉ DE GRANDES PROTESTATIONS, NOTAMMENT DE LA PART DE S. E. LE CARDINAL SPELLMAN, A NEW-YORK (EN HAUT, A DROITE), ET A, EN OUTRE, MOTIVÉ LA RÉUNION D'UN CONSISTOIRE SECRET AU VATICAN (CI-CONTRE).

LA condamnation à la détention perpétuelle prononcée par le tribunal du peuple de Budapest contre le cardinal Mindszenty, primat de Hongrie, pour « conspiration contre la République, haute trahison et trafic illicite de devises étrangères », a soulevé dans les pays libres — catholiques ou non — une profonde émotion dont les remous sont loin d'être apaisés.

Naturellement, les réactions les plus violentes se sont manifestées dans la presse, qui, notamment en Amérique, s'attache à l'hypothèse d'après laquelle le cardinal aurait été soumis, avant le procès, à un traitement physique ou chimique propre à paralyser sa volonté.

S. S. Pie XII avait adressé le 2 janvier à l'épiscopat hongrois une lettre protestant contre la mise en jugement du prélat et exaltant la « force apostolique avec laquelle celui-ci a défendu les droits de la religion ». Après le verdict, il a excommunié, sans les nommer, les personnalités sur lesquelles retombe la responsabilité de ce procès. Il a voulu donner à sa protestation une forme plus solennelle encore : le 14 février, dans un consistoire secret extraordinaire, tenu en présence de seize cardinaux, il a déclaré que ce procès était inexplicable à moins d'y voir le résultat d'une influence secrète. Et il en a appelé de la justice des hommes au tribunal de l'Histoire.

Cette manifestation a eu une portée d'autant plus retentissante que le surlendemain trente-six diplomates accrédités auprès du Saint-Siège se sont officiellement associés à la réprobation d'un verdict qui viole non seulement les libertés religieuses, mais les droits de l'homme tels que les définit la Charte de San-Francisco. Seuls les représentants de la Tchécoslovaquie et de la Yougoslavie s'étaient abstenus de participer à cette démarche.

Enfin, le 20 février, le Saint Père a dit à Saint-Pierre de Rome un messe de « réparation » pour la condamnation du cardinal, puis, dans une allocution radiodiffusée il a rappelé que l'Eglise rendait à César ce qui est à César, mais qu'elle ne pouvait ni abandonner les droits de Dieu ni trahir sa mission.

Avant ces démonstrations, le cardinal Suhard, archevêque de Paris, avait flétri le jugement et ses instigateurs. La même attitude avait été observée par les plus éminents prélats de l'ancien et du nouveau monde ; c'est ainsi qu'à New-York Mgr Spellman — qui avait été élevé à la dignité de cardinal en même temps que Mgr Mindszenty — a demandé une journée de prières et de protestations au peuple américain. Le docteur Brown Harris, aumônier méthodiste du Sénat des Etats-Unis, s'est joint à l'archevêque de Washington pour déclarer que « le crime du cardinal était d'avoir défendu les choses dans lesquelles tout chrétien croit inébranlablement ».

Des témoignages semblables sont venus de tous les milieux catholiques du monde et de représentants d'autres confessions, protestants, orthodoxes et israélites.

Le verdict de Budapest a inspiré des commentaires extrêmement sévères aux hommes d'Etat occidentaux. « C'est le gouvernement hongrois et non le cardinal qui est condamné aux yeux de tout le monde civilisé », a déclaré M. Bevin, secrétaire d'Etat au Foreign Office. « Ce procès est infâme et jette une tache sur l'histoire de la Hongrie », a dit, de son côté, le président Truman. Et le secrétaire d'Etat Dean Acheson : « Le peuple des Etats-Unis est écœuré et horrifié par la menace que constitue pour les peuples libres un procès comme celui du cardinal. »

Le premier ministre belge, M. Spaak, a reconnu qu'il était évident que les droits de l'homme, tels qu'ils ont été définis l'an passé à Paris, n'ont pas été respectés par le tribunal hongrois.

Plusieurs parlements se sont élevés contre le verdict : notamment ceux du Canada et des Pays-Bas. A Washington, la Chambre des représentants a adopté à l'unanimité une motion qualifiant d' « actes de persécution » les condamnations du primat de Hongrie et de l'archevêque de Zagreb, Mgr Stepinac (jugé il y a deux ans et frappé de seize années de détention), et demandant, conjointement avec le Sénat, que ces affaires fussent portées devant l'O. N. U.

Cette réaction mondiale a eu pour conséquence d'accroître la tension entre Budapest et Washington, dont le ministre, M. Selden Chapin, accusé d'avoir entretenu avec le cardinal des relations contraires à la sûreté de l'Etat hongrois, a été rappelé pour consultation.

UN RACINE INCONNU A VERSAILLES

PAR MAURICHEAU-BEAUPRÉ

Conservateur du musée de Versailles

Nous pensons connaître Racine, car il y a de lui une image traditionnelle qui nous est familière, bien qu'elle repose sur des fondements assez incertains. Jamais en effet la famille du poète ni ses contemporains n'ont fait allusion à un portrait de lui.

La première image qui répandit les traits de Racine est postérieure à sa mort : c'est parce qu'il venait de disparaître que Perrault put lui faire une place au tome second des *Hommes illustres,* suivant le principe même de la publication. Louis Racine en approuve la brève notice : « Le peu qu'a écrit M. Perrault dans ses *Hommes illustres* est vrai *parce qu'il consulta la famille.* » Mais il ne souffle mot de la gravure d'Edelinck qui l'accompagne. La famille fut-elle aussi consultée sur ce point, nous l'ignorons, et ce qu'elle pouvait offrir à cet égard. Louis Racine ni personne avant lui n'en a jamais rien dit. Edelinck, sur sa planche, garde un mutisme semblable : il n'a pas indiqué de nom de peintre. Pourquoi ? Peut-être parce qu'il n'y avait pas de portrait peint, ou qu'on en ignorait l'auteur, ou encore pour s'être servi de simples souvenirs ou de documents insignifiants : Jean-Baptiste Racine, en effet, a esquissé deux fois les traits de son père sur la couverture d'un Horace conservé à la Bibliothèque Nationale. Mais l'a-t-il fait avant sa mort et l'a-t-il fait d'après nature ?

Ces deux esquisses, on l'a justement remarqué, reproduisent l'attitude, le port de tête et la perruque d'un portrait peint qui se trouve encore aujourd'hui chez les descendants du poète et que la baronne I. de Watteville a bien voulu prêter à Versailles en 1937 pour l'exposition *Deux Siècles de l'histoire de France.*

Là se pose un autre problème. Il y a une parenté évidente entre cette toile ovale et la gravure d'Edelinck, mais, comme l'a noté G. Larroumet, Racine paraît plus jeune dans la peinture : c'est la « physionomie belle et ouverte que Louis XIV cita un jour comme une des plus heureuses... qu'il voyait à sa cour ». L'ombre d'un sourire y passe encore qui a disparu dans la gravure comme l'ironique étincelle du regard s'y est éteinte : toutes choses également absentes des esquisses de Jean-Baptiste. Il y a donc entre ces dernières et la gravure une similitude frappante pour ce qui est de l'âge, de l'empâtement des traits et, si j'ose dire, de l'absence d'expression. Or la gravure a pu être faite d'après les esquisses, sur les esquisses d'après la gravure, car Edelinck a pu retourner un dessin de droite à gauche, mais pourquoi Jean-Baptiste aurait-il retourné une gravure représentant son père de gauche à droite ? Si vraiment Edelinck a travaillé d'après un aussi simple croquis d'amateur, on comprend fort aisément qu'il n'ait pas indiqué sa source.

Et le portrait ? Il faudrait pouvoir en faire une étude approfondie, allant jusqu'au grain de la toile, pour savoir si cette séduisante image fut peinte *ad vivum* ou si elle ne serait pas seulement le reflet idéalisé de la gravure et des esquisses.

Pour s'en tenir aux faits, cette toile n'est mentionnée nulle part avant le dernier tiers du XVIII[e] siècle. En 1778 la veuve de Louis Racine la prête à Boizot pour servir de modèle à son fameux buste de la Comédie-Française. Le sculpteur en trouve déjà la perruque poussée au noir et semble aussi avoir mis à profit, pour son modelé, les indications assez sculpturales que donnent les esquisses de Jean-Baptiste.

L'attribution de cette peinture à Sauterre, on ne l'a pas encore noté il me semble, n'est guère plus ancienne. Les premiers portraits apparus assez tardivement dans les éditions de Racine, selon l'opuscule de Pons, ont été gravés sans indication par Vertue (1723), par Crépy le fils (1728), par Yves (1743) ; celui de l'édition de 1760 l'a été par Daullé « d'après Edelinck ». C'est seulement en 1767, quand tous les enfants de Racine sont morts, que Cathelin nomme Sauterre dans l'édition de la Société des libraires.

Quant au portrait de Langres, M. Frantz Calot en a fait justice dans sa belle étude sur les portraits de Racine. Même s'il n'avait eu contre lui la couleur des yeux, l'ossature suffisait à l'écarter, et aussi peut-être la perruque. Car Racine avant de la prendre a dû comme Louis XIV porter ses propres cheveux pendant sa jeunesse.

C'est du moins ce que donne à penser le portrait que nous présentons ici même. Son histoire est simple : nous en ignorons tout avant 1844, quand le roi Louis-Philippe l'acheta 600 francs — somme assez importante pour l'époque — à « M[me] Voïart », c'est-à-dire, sans doute, à une femme de lettres bien connue, Amable Voïart, qui avait épousé le libraire I. Tastu, alors conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève. La toile fut aussitôt exposée au musée de Versailles et figura au catalogue Soulié sous le numéro 4.274. Ce numéro s'étant décollé, elle fut reléguée parmi les inconnus, en 1893, dans les remaniements entrepris alors par mon maître et prédécesseur Pierre de Nolhac. Le portrait, souvent demandé, fut toujours cherché, mais comme les vernis et les chancis l'avaient recouvert d'un voile opaque la ressemblance du personnage et la qualité de la peinture passèrent également inaperçues. C'est seulement grâce à un inventaire Louis-Philippe conservé au Louvre que son acquisition vient d'être identifiée. Une discrète toilette a fait le reste...

E. Soulié rattachait cette peinture à l'école de Mignard, et l'on ne voit pas pourquoi l'on changerait cette attribution. Qu'on la compare, à Versailles, où elle vient d'être mise en place d'honneur, avec la tête même de Mignard ébauchée par l'artiste ; dans le portrait de sa fille, quelques salles plus loin, on reconnaîtra cette même facture souple et un peu molle, le même traitement des cheveux et des étoffes. Il y a quelques présomptions pour que Mignard ait peint Racine. Dans sa vie de l'artiste l'abbé de Monville parle des relations du peintre et du poète : « Il peignit Molière... leur amitié augmentait chaque jour... Ils étaient étroitement liés l'un et l'autre avec La Fontaine, Racine, Despréaux et Chapelle. Il s'était formé une société délicieuse entre ces hommes... » Et Monville cite encore Cavoie, un intime de Racine, Guilleragues, qui lui fournit l'intrigue de *Bajazet.*

Je ne fais donc que rendre au public un portrait dont l'attribution n'a jamais été contestée jusqu'à son... éclipse. Il eût sans cela, si je ne m'abuse, mérité davantage les flots d'encre qu'a fait bien en vain couler le pseudo-Racine de Langres. Car il me paraît difficile de contester le portrait de Versailles : c'est bien là, plus jeune, la figure que nous retrouvons, empâtée, dans la gravure d'Edelinck, le portrait de Sauterre, les esquisses de Jean-Baptiste Racine ; l'âge a rentré la bouche et par suite descendu le nez, creusé la commissure des lèvres... L'ossature générale, les yeux sont les mêmes.

Ce portrait correspond à quelques-unes de ces quinze années d'égarement et de misère dont Racine parlait à M[me] de Maintenon. Qu'on regarde ses yeux. N'est-ce pas ce Racine qui ne pouvait supporter « la moindre critique », qui nourrissait « une passion démesurée pour la gloire », qui, d'après Valincourt, « avait l'esprit porté à la raillerie, et même à une raillerie amère » et dont Boileau disait : « Dès qu'il n'est plus tragique, il devient satirique » ? La bouche au pli amer, à la lèvre sensuelle, le menton volontaire et lourd, si pareil à celui des portraits postérieurs, révèlent l'âme ambitieuse et inquiète, irascible et passionnée. C'est l'auteur qui, autant pour faire parler de lui que par animosité véritable, vient d'attaquer ses maîtres et de rompre avec Port-Royal (1666), qui sort de cette criminelle et tragique aventure avec M[lle] du Parc (1668), le poète enfin de ce *Bajazet,* plein de sang, de volupté et de mort.

RACINE

LES CHAMPIONNATS DE PATINAGE ARTISTIQUE

Disputés au Palais des Sports de Paris devant une foule enthousiaste, les championnats mondiaux 1949 de patinage artistique ont donné les résultats suivants :

Couples : A. Kekessy - E. Kiraly (Hongrie) ; *Hommes :* Dick Button (U. S. A.) ; *Dames :* Aja Vrzanova (Tchécoslovaquie).

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte.)

Aja Vrzanova félicitée par M. P. de Gaulle.

La fantaisie de Virginia Baxter n'a pas prévalu sur le classicisme de ses rivales.

Une figure de Jacqueline du Bief (France).

Dick Button, vainqueur de sa catégorie.

Le baiser sportif des deux champions. A gauche, Yvonne Sherman, brillante seconde.

Après avoir traversé les premiers contreforts de l'Himalaya, on accède au Népal proprement dit par une chaine de montagnes abruptes et primitives cotoyant précipices et a-pics impressionnants, franchissant des torrents impétueux a travers une jungle touffue et mystérieuse aux géantes orchidées blanches, pendant deux jours de marche a pied, a cheval ou en chaise a porteurs.

Tous les transports s'effectuent encore a dos d'homme : les madriers, les bagages et même les êtres humains, qui sont recroquevillés dans des sortes de hottes en osier...

LE NÉPAL INTERDIT

par Francis Brunel

Le destin est souvent étrange. Je découvrais un jour dans la région de Bénarès une petite statuette de Bouddha bénissant en cuivre rouge, recouverte d'or, d'une beauté de proportions et d'une pureté de lignes étonnantes, comme je n'en avais encore jamais vu de semblable et qui, je l'appris plus tard, remontait à plus de quinze siècles. J'imaginais, je ne sais trop pourquoi, que c'était là comme un présage m'annonçant un voyage au Népâl, le pays où est né le Bouddha, pays toujours inaccessible et rigoureusement interdit aux Occidentaux.

Quelques jours plus tard, en contemplant cette cité merveilleuse et émouvante de Bénarès je songeais à ce désir intense que j'avais depuis longtemps d'aller au Népâl, lorsque je trouvai un message de S. A. le maharajah du Népâl m'invitant à venir à Kathmandou, capitale de cet Etat indépendant jalousement gardé à la fois par les premières chaînes de l'Himalaya et par une nature sauvage et inviolée. C'était certes une perspective excitante que d'aller visiter ce pays mystérieux, lieu de nombreux et célèbres pèlerinages, avec ses temples d'une richesse légendaire abritant dans leurs sanctuaires des statues en or de Bouddha et de soundaris d'une beauté incomparable. Mais tout cela restait encore enveloppé de cette brume mauve qui estompe les vallées du Népâl le soir lorsque le soleil apparaît sous l'aspect d'un globe rose géranium, immensément grand, descendant lentement derrière les montagnes himalayennes, dans un silence qu'interrompt seulement de temps à autre le cri d'un oiseau lointain et inconnu volant vers sa forêt.

Il fallait un délai de quinze jours pour que tout le dispositif nécessaire à mon voyage au Népâl même fût réglé. Après quoi il s'agissait de partir à Lucknow, de changer de train pour Gorakhpour, puis pour Muzaffarpour, puis encore pour Segauli et enfin pour Raxaul, gare frontière du Népâl, le tout représentant deux nuits et deux jours en chemin de fer, dans cette poussière effrayante et cette chaleur terrible de la grande plaine gangétique où le problème de l'eau potable reste si épineux !

A Raxaul nous descendons dans la maison d'hôtes du maharajah, car la troisième nuit de notre voyage tombe et le prochain petit train qui va nous conduire plus loin, à l'intérieur même du Népâl, ne partira que le lendemain. Après une nuit un peu agitée, soumis aux impitoyables bombardements en piqué d'une armée de moustiques aussi avides qu'innombrables, nous saluons avec joie le soleil et nous nous embarquons, accompagnés d'un garde du corps de Son Altesse, dans un wagon spécial capitonné de velours, mais bien petit tout de même, car il roule sur une voie de 60 centimètres ! Cette voie ferrée traverse la pleine jungle, dont les lianes tentaculaires caressent au passage nos wagons, pénétrant même par les fenêtres ouvertes du compartiment.

Dès le premier arrêt quelques éléphants au pas rapide, chargés d'une belle cargaison de verdure, nous rappellent que le Népâl et ses forêts sont riches en éléphants, en tigres, en rhinocéros et autres animaux sauvages. Cette jungle est faite de grands arbres aux troncs géants, nus et bleutés, d'arbustes à larges feuilles dont certains

La plaine de Kathmandou apparait sur l'horizon embrumé de l'Himalaya avec de nombreux petits « stoupas » bouddhiques.

Grand temple en bois sculpté au sommet d'une pyramide a gradins. Sur les terrasses de l'escalier veillent les « gardes du seuil ».

Kathmandou vu du temple du maharajah avec, dans le lointain, le sanctuaire le plus vénéré de la vallée, le Swayembounath.

Pendant une grande fête religieuse, musiciens et danseurs conduisent la fou
des corneilles, sont tenus a bout de bras par des jeunes gens pour mieux v

L'un des grands bouddhas de pierre regarde, amusé, son visiteur de la jungl
atteindre le Swayembounath, gardé par d'autres grands bouddhas de pier

complètement rouges et de lianes à grandes feuilles vertes en forme de cœur. On y voit également maintes termitières à l'architecture quasi gothique. Le point terminus se trouve à Amlekhganj, où nous débouchons sur le paysage un peu plus animé des collines, avec les premiers contreforts de l'Himalaya qui se dressent au nord. Il est presque midi et il faut nous restaurer avant de poursuivre notre voyage, par la route cette fois, après avoir chargé nos bagages sur un autocar genre « cage à poules ». Nous sommes toujours en pleine jungle, passant plusieurs cours d'eau sur des ponts métalliques aux traverses de planches qui font un bruit infernal de claquettes à notre passage. Puis un long tunnel nous conduit dans une autre vallée que nous suivons jusqu'au bout. Et c'est Bhimpedi, où la route carrossable prend fin.

Un Népâlais vient à moi pour m'annoncer que mon cheval est prêt, que les *dandis* le sont

Un « yogui » en train d'accompli
de yoga ou assénas, originaux pou

DANS LEUR CAGE, LES OISEAUX CHANTEURS, SEMBLABLES A
SICIENS, CHANTEURS ET APPRENDRE AINSI A MIEUX CHANTER.

QUI DOIT GRAVIR L'ESCALIER AUX TROIS CENTS MARCHES POUR
AU PIED DESQUELS SE DÉROULE UNE CÉRÉMONIE MAGIQUE.

LES EXERCICES
LE MOINS...

SITUÉ EN PLEIN HIMALAYA, LE NÉPAL FORME UN ETAT INDÉPENDANT DE 6 MILLIONS D'HABITANTS APPELÉ AUSSI LE TRONE DE « SCHIVA », AVEC LE MASSIF DU GAOURISHANKAR ET L'EVEREST.

aussi avec les coolies. En traversant Bhimpedi, le premier petit temple népâlais, caractéristique avec sa toiture aux coins relevés, tout rutilant d'or, se détache sur le bleu intense du ciel. Les hirondelles sillonnent l'air, qui retentit de leurs petits cris stridents. Au poste un fonctionnaire népâlais me montre un papier manuscrit revêtu d'un sceau impressionnant qui nous servira de passeport à l'intérieur du Népâl jusqu'à Kathmandou. Notre caravane enfin constituée, nous nous mettons en route. Nous voilà bientôt au fond d'une vallée étroite, avec le lit d'un cours d'eau à sec ; nous traversons ainsi un dédale de galets et de gros cailloux roulés. Un chemin en lacet va nous conduire, sur une pente presque vertigineuse et sans aucune protection sur les côtés à pic de la vallée, à Chisapani Garhi, où nous devrons passer la nuit. Le chemin est raide, la dénivellation à franchir est de 1.500 mètres et mon petit cheval souffle. Il s'arrête d'ailleurs à chaque tournant pour reprendre haleine et brouter des aiguilles de pin... Les pins sont d'ailleurs magnifiques et forment un premier plan léger comme une dentelle devant les premiers massifs de l'Himalaya, perdus dans une brume mauve et bleue.

Une végétation nouvelle apparaît, notamment un arbuste tout fleuri que mon guide appelle *touméra* et qu'on dirait fait de corail rouge, la feuille ressemblant à celle du pêcher. Un peu plus haut un autre arbuste arbore des grappes de fleurs blanches d'une finesse exquise comme de petites étoiles de neige, appelées *sinkäoli*. Quelques beaux papillons volent silencieusement : l'un est de velours noir à longue queue, avec une large tache rose sur les ailes postérieures. Le chemin monte vite, toujours en zigzag ; nous passons un village, une fontaine, des bananiers, puis surgit une zone de rochers brûlés, déshéritée et difficile. Nous sommes sur le flanc d'une immense paroi rocheuse qui tombe à plus de 1.000 mètres au-dessous de nous. La verdure réapparaît et Chisapani Garhi se distingue dans le lointain, entouré d'arbres et de fleurs. Dans le ciel de grands rapaces tournent, les ailes largement écartées. Un vol d'éphémères paraît amuser follement les enfants du village, qui courent après, jetant leur bonnet pour les attraper. Mon cheval me conduit au *bangala*, le gîte d'étape du maharajah, où Tek Bahadur, un serviteur gurkha étonnamment stylé, a tout préparé pour nous recevoir : chambres avec eau chaude pour le bain, thé, repas ; il y a même du pain envoyé spécialement par porteur de Kathmandou. Bahadur a suivi notre voyage téléphoniquement depuis la frontière du Népâl et annonce par la même voie à Kathmandou notre arrivée. Car le lendemain sera notre dernière étape. Toute une journée de marche encore ; il nous faut franchir deux cols à une altitude de 2.300 mètres ; nous les atteignons par une passe qui n'a pas plus de 2 mètres de large entre d'immenses rochers que gardent les légendaires gurkhas du Népâl, baïonnette au canon. Une surprise : dans le ciel apparaissent les câbles d'un moderne téléférique qui relie Bhimpedi à Thankot.

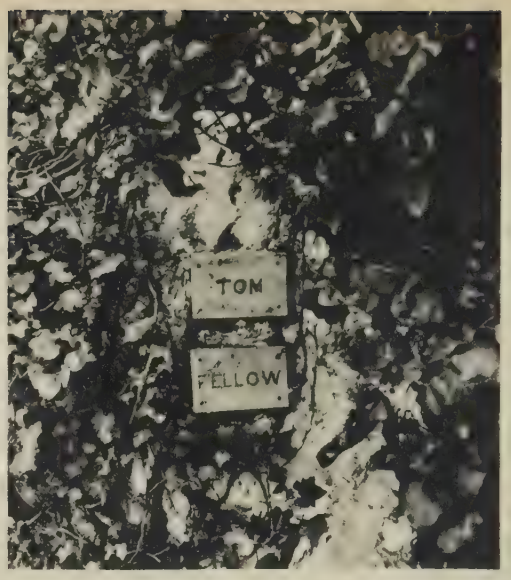
Nous parcourons une zone où les rhododendrons fleurissent, grands arbres de 10 à 15 mètres de haut avec des boules de fleurs d'un rouge de rubis éclatant ; puis c'est la forêt impénétrable avec ses cascades, ses orchidées blanches et la montagne avec ses à-pics, ses torrents à l'eau d'un beau vert émeraude, quelques villages et aussi des arbres connus de nous : cerisiers en fleur, sapins et chênes massifs. D'heure en heure le paysage varie, rappelle tantôt les hautes vallées du Grand-Atlas, ou les hauts plateaux de Madagascar, ou encore certains aspects de nos Alpes. Nous croisons de petites caravanes de chaises à porteurs, des hommes ont sur le dos des hottes dans lesquelles sont ballottées de vieilles personnes. Nous franchissons le deuxième col après avoir gravi un immense escalier de pierre qui grimpe raide en ligne presque droite pendant plus d'une heure. Et c'est enfin la vallée de Kathmandou qui se dévoile à travers une forêt superbe aux coloris les plus variés. L'arrivée dans le fond de la vallée est magnifique, le soleil se couche sur une chaîne de glaciers qui apparaît soudain hors de la brume et semble irréelle, d'or, de cristal, de rose et de mauve. Des fleurs blanches bordent la route. Nous atteignons Thankot avec ses prés verts, ses vieux arbres, ses troupeaux paisibles de buffles noirs, quelques maisons aux murs rouges et au toit de chaume.

Nouvelle surprise : une Rolls-Royce qui a suivi jadis à dos d'homme le même itinéraire et à bord de laquelle nous allons poursuivre notre route jusqu'à Kathmandou, où le repas du soir nous attend dans une des maisons d'hôtes du maharajah. Le lendemain une fête religieuse imposante, qui se déroule depuis 4 heures du matin, mérite d'être vue. Un aide de camp du maharajah nous y conduit et j'en profite pour tourner le premier film en couleurs de Kathmandou et de ses innombrables temples avec leur toit d'or, leurs statues d'or ou de pierre et ses foules immenses. Kathmandou, en plein cœur de l'Himalaya, compte aujourd'hui plus de 400.000 habitants. La foule obstrue complètement les grandes places publiques et les principales rues, que bordent d'immenses temples de bois finement sculpté dressant dans le ciel leur architecture pyramidale. Musiciens et danseurs précèdent un char couvert de verdure traîné par la foule, sur lequel se trouve une statue d'or. J'aperçois, portées à bout de bras par des jeunes gens, un grand nombre de cages peuplées d'oiseaux ressemblant à des petites corneilles. N'ayant jamais vu chose semblable, j'en demande l'explication. On me répond : « C'est pour qu'ils voient mieux musiciens et chanteurs afin qu'ils puissent apprendre à mieux chanter eux-mêmes. »

La vie religieuse semble particulièrement intense dans ce pays étrange, resté entièrement fermé à toute influence extérieure ; chaque pas vous fait découvrir des sanctuaires avec des statuettes et des « stoupas » finement sculptées dans la pierre ; c'est presque un grand musée en plein air. Non loin de Kathmandou un piton couvert de forêts se dresse avec, au sommet, le sanctuaire le plus vénéré de la vallée : Swayembounath, où se côtoient sanctuaires bouddhistes et temples hindous d'une richesse indescriptible avec leur toit d'or et leurs statues de Bouddha et de soundaris grandeur d'homme. On y accède de part et d'autre du piton par deux immenses escaliers de pierre qui montent tout droit à travers la forêt et sur les marches desquels ont été taillées des petites lampes à huile allumées les soirs de grands pèlerinages.

Le ciel est tout rose et les montagnes qui s'estompent dans une brume bleue donnent à Kathmandou et à ses toits d'or un éclat imprévu.

(A suivre.)



UNE RÉCENTE PHOTOGRAPHIE D'AXEL MUNTHE.

AXEL MUNTHE

PLAISE à Dieu que l'histoire de ma vie manquée se termine parmi les chants d'oiseaux, devant ma fenêtre et sous un ciel étincelant de lumière... A l'instant où parvient la nouvelle de la mort d'Axel Munthe qui ne se souviendrait de ces lignes émouvantes qui ouvrent le dernier chapitre du *Livre de San Michele* ? La prière qui y était formulée il y a plus de vingt ans n'aura pas été exaucée : l'ex-médecin particulier de la reine Victoria de Suède s'est éteint, à quatre-vingt-douze ans, impotent et aveugle, au palais royal de Stockholm, sous le ciel gris de l'hiver nordique.

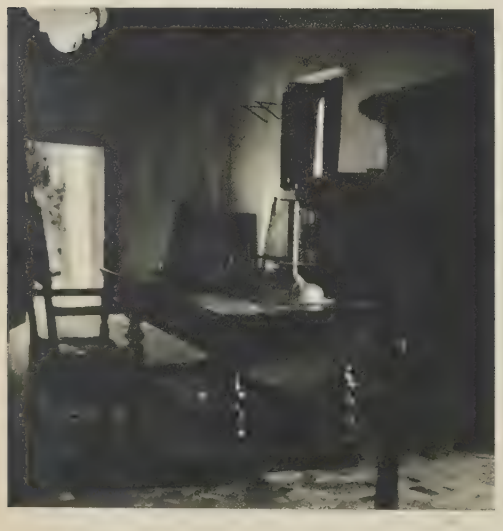
Peut-être n'aurait-il laissé qu'un souvenir vite effacé dans l'esprit de ses compatriotes si, déjà au crépuscule de sa vie, il n'avait écrit ses Mémoires. Remaniés et transposés, indéfinissable mélange de poésie scandinave et de clarté méditerranéenne, ils formèrent ce *Livre de San Michele* qui accéda tout de suite à une renommée mondiale. Grâce à lui Capri, « l'île dont rêve le monde », devint plus attirante encore.

Axel Munthe l'avait découverte dans sa jeunesse. Né en 1857 à Oskarham (Suède), il avait fait ses études de médecine à Montpellier et passé son doctorat à Paris. Après avoir pratiqué à Rome il put enfin réaliser son rêve : acquérir un morceau de rocher à Capri, y bâtir une maison, la remplir d'œuvres d'art. La première visite des touristes dans l'île est toujours pour elle.

Dans son *Kaputt* Curzio Malaparte, autre Capriote d'élection et qui a, lui aussi, construit sur une des pointes de l'île une magnifique maison, raconte l'une des dernières visites qu'il fit à Axel Munthe, au début de cette guerre.

« Ce jour-là, écrit Malaparte, Munthe paraissait serein. A un certain moment il se mit à me parler des oiseaux de Capri. Tous les soirs, au moment du coucher du soleil, il sort de sa tour, s'avance lentement et précautionneusement au milieu des arbres du parc, son vieux manteau vert sur le dos, son méchant chapeau posé de travers sur ses cheveux embroussaillés, les yeux cachés par ses lunettes noires, jusqu'à ce qu'il arrive à un endroit où les arbres clairsemés laissent dans l'herbe comme un miroir du ciel. Il s'arrête là, droit, maigre, ligneux, semblable à un vieux tronc décharné séché par le soleil, le gel et les tempêtes, avec un rire heureux niché dans sa barbiche de vieux faune — et il attend. Les oiseaux volent à lui par bandes, avec d'affectueux pépiements : ils se posent sur ses épaules, sur ses bras, sur son chapeau, lui becquètent le nez, les lèvres et les oreilles. Munthe reste ainsi droit, immobile, à s'entretenir avec ses petits amis dans le doux dialecte de Capri jusqu'à ce que le soleil se couche, plonge dans la mer verte et bleue et que les oiseaux s'envolent vers leur nid, tous à la fois, avec une belle roulade pour dire adieu... »

Photographies Atlas, Molina et N. Y. T.



DE HAUT EN BAS : LE CAMPANILE DE LA CHAPELLE DÉSAFFECTÉE AU FOND DU JARDIN ; UNE STATUE DE SAN MICHELE, PATRON DE LA VILLA ; L'ENTRÉE DU BUREAU ET L'INTÉRIEUR DE CELUI-CI AMÉNAGÉ DANS LA CHAPELLE.

DE HAUT EN BAS : LA TOMBE DU FIDÈLE CHIEN « TOM » ; LA GALERIE DOMINANT LA MER ; DANS LA COUR, L'ESCALIER ET LE BALCON CONDUISANT AUX APPARTEMENTS PRIVÉS ; COFFRETS ANCIENS RECUEILLIS PAR AXEL MUNTHE.

« Mark's Man O'War » et son fils, superbes boxers, ont obtenu chacun le « ruban bleu » a l'exposition de l'American Boxer Club.

GRANDE EXPOSITION A NEW-YORK

CHAMPIONS CANINS

Rarement admirateurs de la gent canine auront manifesté autant d'enthousiasme que ceux qui, à New-York, se pressaient à l'exposition canine organisée chaque année, depuis trente-sept ans, par le Club américain de Westminster Kennel et qui se tenait à Madison Square Garden.

Des 2.560 concurrents qui sollicitaient la faveur d'un jury composé des techniciens les plus réputés de l'élevage canin, c'est *Mazelaire Tazarac Brandy*, un magnifique boxer du Milwaukee au port altier et aux gestes graves, qui a été proclamé champion.

Les dix mille spectateurs qui assistaient à la remise des diplômes et des « rubans bleus » ont acclamé avec la même ferveur les champions de diverses races qui affrontaient ce tournoi, notamment un terrier gallois de toute beauté, *Twin Ponds Belle*, et un setter irlandais, *Knightscraft Symphony*. Parmi les bêtes primées qui ont pris part à la finale figurait également un greyhound de cinq ans, *Magic of Mardomerie*, au pelage blanc marqué de taches brunes.

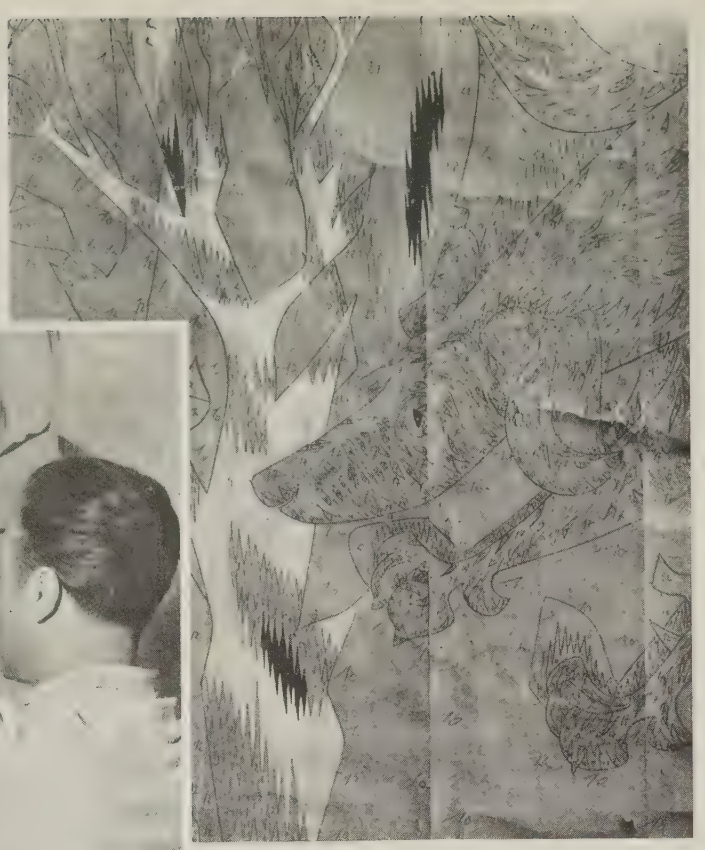
Phot. *N. Y. Times.*

« Scotia Lancer's Son » a été classé premier des Gordon Setters.

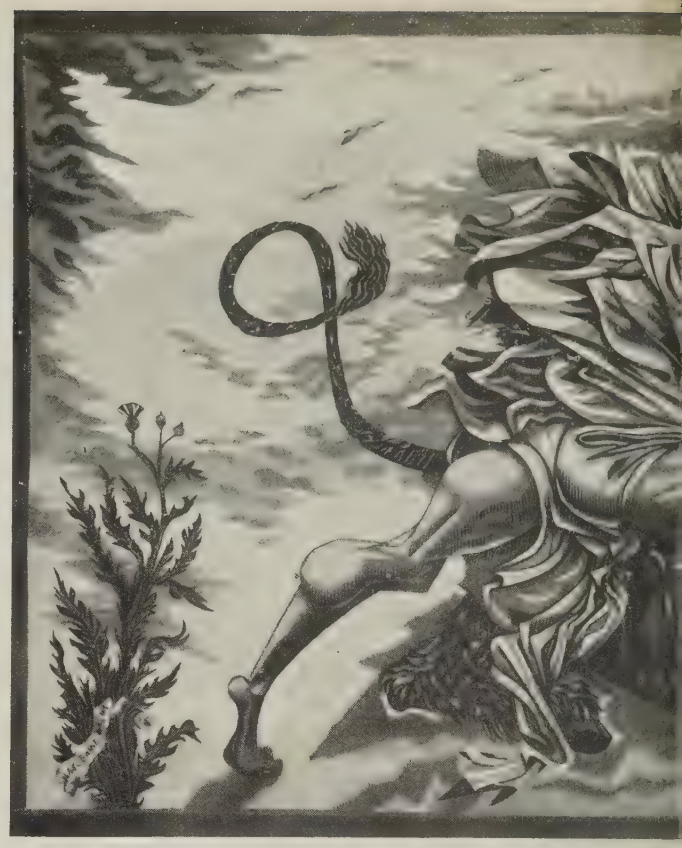
« Robin Hill Brigand » a été proclamé le plus beau des Sealyhiams.

« Kindon Saucy Sue » a remporté le prix des Cairn Terriers.

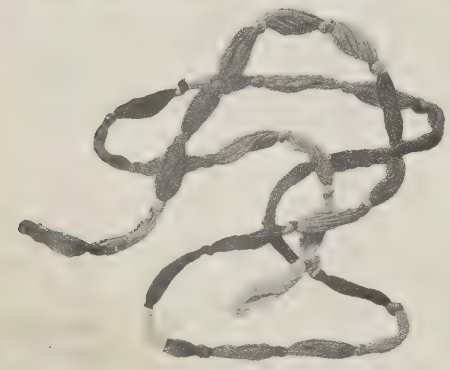
Le carton réalisé au crayon par l'artiste dans les mesures mêmes de la tapisserie future trace les lignes pures, mais aussi indique les pointillés, les rayures, les battages. Les tons sont numérotés minutieusement.



L'artiste a un écheveau pour palette.



« Thésée et le Minotaure. » — Un véritable ouragan



LES TAPISSERIES DE MARC SAINT-SAËNS

par Martine Cadieu

Un tronc de cuivre. De grands soleils tournants. Des tiges hautes qui ondulent, dansent, brasillent. Une fille bleue qui fuit sur un fond nocturne et se retourne. C'est la première vision. Il y a de l'azur dans cet atelier aux chevalets de bois, aux meubles sombres.

L'homme est là, simple. Et il montre les œuvres de l'artiste : les siennes. Dans son regard la force de ceux qui possèdent une ferveur et une conviction. Et certes Marc Saint-Saëns travaille longuement, âprement avant d'arriver à ces merveilles toutes vibrantes de lumière. Sa palette est étrange : c'est un long collier de laine de tous les tons. Les maîtres tapissiers d'autrefois faisaient tisser leurs œuvres en trente-six ou trente-huit tons. Marc Saint-Saëns en possède cinquante-quatre. On a établi pour lui ce précieux écheveau il y a sept ans. Il a été éprouvé : on l'exposa pendant dix mois dans un jardin, au soleil, à la pluie. On sait désormais que les couleurs ne changeront pas. La connaissance des tonalités exactes abolit tout gaspillage de laine et toute teinture. A chaque ton de l'écheveau est attaché un petit morceau de carton portant un numéro. L'artiste joue de cette palette comme d'un clavier. Le « jeu » commence avec ces notations d'inspiration. Une ligne, une image, une couleur passent comme un éclair dans l'esprit de Saint-Saëns. Il les note à la gouache sur de grandes feuilles blanches. Mais cela n'est nullement une maquette. Le carton destiné aux exécutants est établi par Marc Saint-Saëns dans les dimensions que devra avoir la tapisserie. Mis à plat sur le sol et vu de notre hauteur d'homme cela ressemble étrangement à une carte de géographie, à un monde vu d'avion avec des forêts aiguës. C'est un tracé au crayon par lequel Marc Saint-Saëns indique non seulement le dessin rigoureux, mais aussi les valeurs exactes, les volumes de couleurs. Et délimitant jusqu'au moindre dégradé. Ces chiffres épars ne sont que l'indication minutieuse des tons voulus. Battages, rayures, pointillés sont strictement précisés.

C'est un travail ingrat pour le créateur que la réalisation de ce carton. Marc Saint-Saëns ne pense pas que c'est là la forme définitive d'une technique. Le problème est autre : toute une génération de vieux artisans s'est ancrée dans une croyance fausse ; le désir de faire une tapisserie qui imite la peinture jusqu'à s'y méprendre. Sujets chromos, points minuscules, indiscernables. Erreur aussi de la part des peintres ignorants de la technique des tapissiers qui livraient aux ouvriers d'Aubusson des maquettes à la gouache et des données vagues.

Il s'agit donc de former une nouvelle génération d'artisans (et une école a été créée à cet effet, annexe des Beaux-Arts) capables de travailler selon des principes rénovés. Saint-Saëns pense que lorsque ces jeunes auront appris à établir eux-mêmes des cartons selon la gamme numérotée des tons ils pourront alors exécuter une tapisserie sur des maquettes moins explicites. Il est sûr que de cette recherche, de ce travail aride surgira le miracle.

Et il surgit. L'œil est touché. Vision palpable. Le point *vit* et parle. Tout est fait chez Saint-Saëns d'extraordinaires vibrations. Les dégradés s'enfuient par ondes. Cela tient de la magie et du feu.

Du feu surtout. Les lignes pures comme des cris connaissent aussi les crépitements, les convulsions, les courbes frémissantes. Maléfice de ce qui dévore et de l'illumination incendiée des grands ciels jaunes comme cet orage doré qui sert de fond au *Minotaure*. Soleil en flèches éparses. L'homme dans l'exagération des muscles exprime la force ramassée. Poigne de fer. Envol de la cape déchirée. Noire, verte, tête révulsée, la bête tenue à la gorge. Eclat blanc du poignard, flot de sang rouge, rappel du soleil. Le sol luit comme sable mouillé.

Il y a une présence dans toutes ces œuvres. *Vierges sages*, vacillantes comme leur flamme blanche. *Violoncelliste*, tout en acuité (l'archet est un couteau, le *vibrato* de la main tord les doigts acérés. Le visage est consumé).

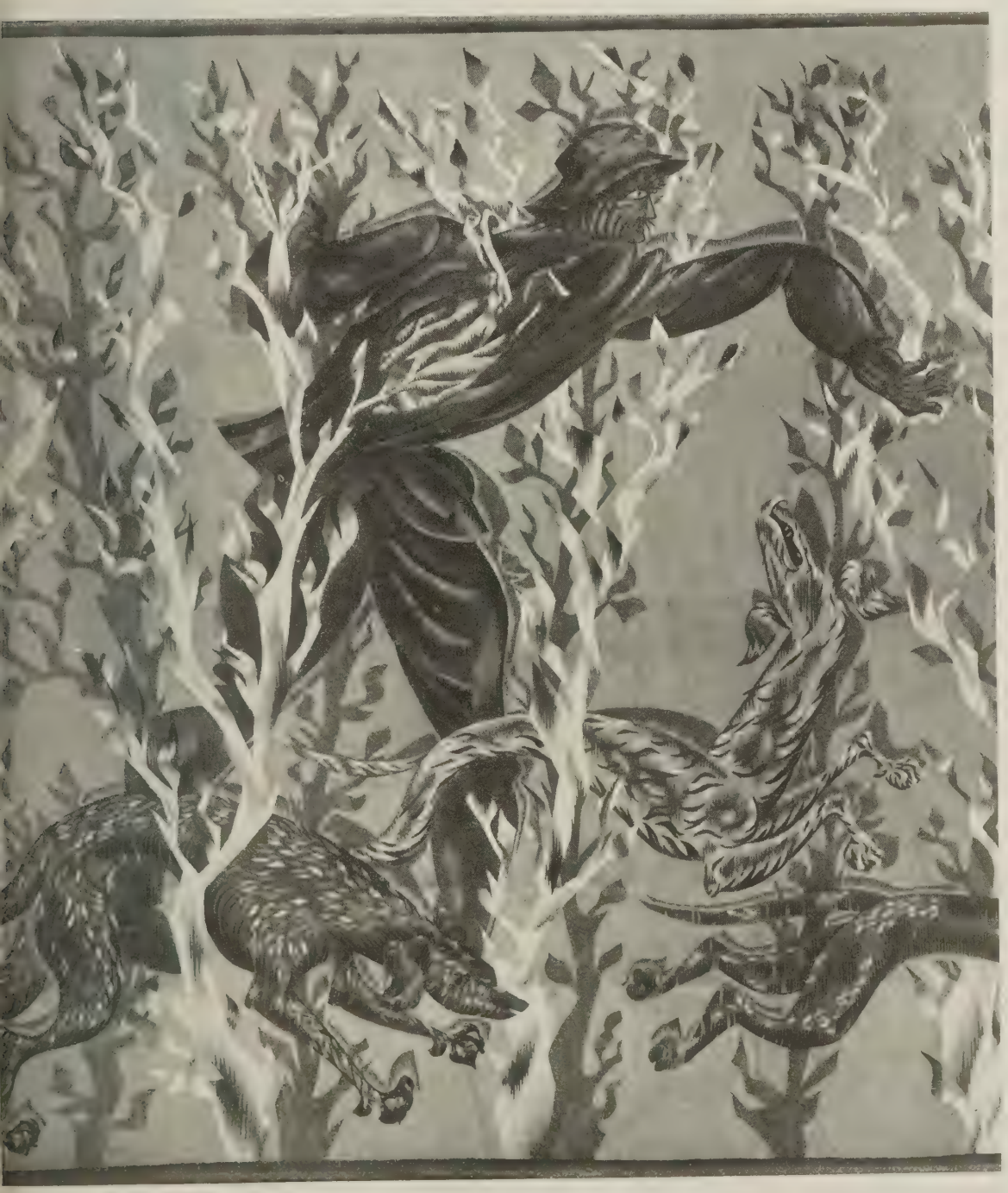
Que dire d'*Orion ?* L'œuvre la plus farouche, inoubliable. Cavale bleue montée par un homme dont flambe la cape. Du noir au rouge cet effroyable éclatement de la force mûre. Puissance de la chevauchée dans cette nuit comme un gouffre, tandis que tournent, un peu cruels, d'étranges astres jaunes qui vous laissent perdus, assoiffés, ivres d'espace...

Phot. *France-Illustration* (M. Jarnoux).

R. La puissante brute terrasse un monstre noir.

« Phœnix. » (Fragment).

« Diane. » — Et la femme passe, danseuse.



« Le Braconnier » (fragment). — Il écarte les branches flamboyantes. Les chiens bondissent.

« Ariane. » — Inquiète et frémissante....

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Les livres et les enfants

Soyons attentifs à ce cri d'alarme : « Il faut que nous nous unissions tous, auteurs, éditeurs, libraires, lecteurs, pour défendre les droits de l'esprit. Les frais d'imprimerie, les frais de brochage s'élèvent jusqu'à sembler vertigineux ; essayons du moins d'éviter les surcharges fiscales et autres qui finiront par faire du moindre ouvrage un objet de luxe qu'on ne contemple plus que derrière les vitrines. »

Cet avertissement si actuel date de bientôt quatorze années. C'est le début d'un article que le regretté Paul Hazard avait écrit en 1937. On en a fait la préface d'un livre que nous pouvons lire aujourd'hui. Ce signe est grave. Il nous montre que la crise du livre en France a des causes profondes qui ne sont pas liées seulement à la conjoncture économique du moment. Il y a une situation déficiente du livre en France, qui bien avant la guerre alarmait un homme aussi averti de ces choses que Paul Hazard, un homme aussi à qui ses voyages et ses séjours à l'étranger permettaient de faire des comparaisons assez pénibles pour notre pays.

L'ouvrage ainsi préfacé examine ce problème du livre sous un aspect que Paul Hazard considérait comme capital : les rapports entre le livre et l'enfant. Il faut donc, disait-il, habituer les enfants à considérer le livre comme inséparable de leur vie. Il pensait que l'essentiel de la question est là et que le problème de la défense du livre est au premier chef un problème d'éducation.

Mais que lisent les enfants ? Quels livres ont assez de crédit auprès d'eux pour être non seulement une distraction de leur jeune âge, mais la formation d'une amitié avec les bibliothèques ? C'est ce que Paul Hazard a étudié dans cet ouvrage qui a pour titre *les Livres, les Enfants et les Hommes* (Boivin).

La première remarque qu'il nous propose est que souvent les écrivains qui ont prétendu se tourner vers les enfants les ont écrasés d'ennui, de prêchi, prêcha, d'édification prétentieuse. Seul, dans les siècles classiques de la France, « un académicien touche à tout, qui aimait le paradoxe et le scandale » osa faire imprimer des contes pour les enfants : c'est Charles Perrault. Mais Paul Hazard accable de justes sévérités les entreprises de Mme de Genlis et du douceâtre Berquin, littérateur larmoyant d'une « enfance à imparfait du subjonctif ».

Il faudrait ajouter d'ailleurs qu'entre ce temps lointain et le nôtre il y a eu une très belle époque pour la littérature enfantine. C'est la seconde moitié du XIXe siècle, avec d'une part la comtesse de Ségur, de l'autre l'irremplaçable *Magasin d'éducation et de récréation,* dont les volumes sont encore le fond de mainte bibliothèque familiale dans nos maisons de province. Je regrette que Paul Hazard n'ait pas consacré un chapitre à l'équipe d'écrivains qui, autour de Jules Verne, groupait les André Laurie, les Jean Macé, les P.-J. Stahl, des hommes qui savaient vraiment écrire pour les enfants.

Mais ce qu'il y a de curieux, et ce que Paul Hazard observe très bien, c'est que certains des livres qui ont obtenu le succès le plus grand auprès des enfants n'ont pas été écrits pour eux : c'est *Robinson Crusoe,* cette œuvre d'un journaliste de moralité douteuse ; c'est *Gulliver,* cette somme d'ironie composée par un cynique ; c'est *Don Quichotte.* Sans doute ces chefs-d'œuvre doivent-ils subir certains aménagements pour que les enfants puissent les lire. Mais c'est un fait que les enfants se sont emparés d'eux : selon la formule de Paul Hazard « les enfants se défendent contre les hommes ».

Il reste que si la littérature pour les enfants a ses lois, celles-ci sont assez mystérieuses et il n'est pas facile de les dégager. Les enfants aiment-ils la littérature du bonheur ou celle du malheur ? Comment répondre à cette question si l'on compare certains des livres qui leur plaisent le plus ? Le célèbre *Sans famille* est l'histoire d'une enfance malheureuse, tandis que les non moins fameuses *Petites Filles modèles* ont pour héroïnes des enfants comblées par le destin. Or l'un et l'autre roman ne cessent pas de gagner à chaque génération de nouvelles couches de jeunes admirateurs.

Paul Hazard, en revanche, remarque que les écrivains du Nord l'emportent sur ceux du Midi quand il s'agit de littérature enfantine.

Quelle est la raison de cette supériorité nordique ? Paul Hazard l'explique ainsi. Dans les pays latins, dit-il, les enfants ne sont que de petits candidats au métier d'homme. Dans le Nord l'enfance a le droit d'exister, c'est elle qui projettera sur la vie la nostalgie d'un paradis perdu. Autrement dit, « pour les Latins les enfants n'ont jamais été que de futurs hommes ; les Nordiques ont mieux compris cette vérité que les hommes ne sont que d'anciens enfants ». Et chez Paul Hazard, qui était né dans un village de Flandre, cette considération a peut-être la valeur d'une confidence.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

La Soif — Une Femme libre

Les pièces de théâtre vieillissent vite quand elles ne cherchent qu'à flatter le goût du public soit en s'adressant à ses instincts les plus élémentaires, soit en sacrifiant à la mode d'un jour. C'est ainsi que, sur des plans différents, *la Soif,* de M. Henry Bernstein, aux Ambassadeurs, et *une Femme libre,* de M. Armand Salacrou, au théâtre Saint-Georges, ont pu dans la même semaine nous apporter, chacune pour sa part, leurs motifs de mélancolie.

Depuis cinquante ans bientôt, M. Henry Bernstein se maintient sur la scène, où il a connu de très grands succès. Cette longévité dramatique témoigne que, pour le moins, il possède un métier solide. Il a compris, dès le début de sa carrière, que le spectateur éprouvait de vives délices à être brutalisé. Entre les deux guerres, sans modifier sensiblement son optique, il a désarticulé cette coupe en trois actes, où il était passé maître, pour continuer de plaire. Aujourd'hui que l'éparpillement en une poussière de tableaux devient désuet à son tour, il a compris la nécessité de revenir à ses premières amours.

Ce qui n'a jamais changé chez lui, c'est sa prédilection pour les personnages malsains et les situations artificielles. Mais il ne paraît pas s'être aperçu que certains événements s'étaient produits, entre 1940 et 1945, qui avaient remis à leur place modeste tels problèmes de « batailles des sexes » chers à Georges de Porto-Riche et à lui-même.

Il est cependant probable que *la Soif* connaîtra une belle carrière commerciale. Pourquoi ? Peut-être, hélas ! d'abord parce que tous les amateurs de théâtre ne sont pas des petits saints, et aussi et surtout parce que l'interprétation de cette méchante pièce est d'une exceptionnelle qualité. M. Jean Gabin, dans le rôle du peintre volcanique, a fait preuve d'une maîtrise qui récuse l'épithète. Je me demande dans quelle mesure il ne s'est pas inspiré, pour le composer, d'un célèbre peintre d'aujourd'hui dont il montre les sautes d'humeur, le *pectus* et la hargne. Toujours est-il qu'à peine entre-t-il en scène, on n'en peut plus détacher son regard. Au second acte notamment, figurant l'athlète abattu par la maladie, le naturel de son élocution, de ses gestes, de sa mimique est d'une vérité hallucinante. Quel admirable acteur !

Claude Dauphin, à côté de lui, a fait une de ses meilleures créations, et pourtant son rôle n'était pas en or, bien loin de là. Ce médecin à l'âme droite et qui, rompant avec toute une vie de loyauté, n'hésite pas à tromper son ami le plus cher risquait de passer à nos yeux pour un Tartuffe. Il reste, grâce au jeu direct de l'interprète, sympathique et humain. Entre ces deux hommes Mme Madeleine Robinson a brillamment tenu sa partie. Elle est séduisante, sensible, déchirante à force de simplicité. Pourquoi tant de talents n'ont-ils pas été mis au service d'un chef-d'œuvre ? C'est que notre époque compte beaucoup plus de parfaits comédiens que de grands auteurs dramatiques.

La distribution d'*une Femme libre,* d'Armand Salacrou, au théâtre Saint-Georges, est, elle aussi, excellente, si la pièce ne compte pas parmi les meilleures de son auteur. Je ne dirai pas qu'elle ait vieilli à proprement parler, mais plutôt que, dès le 4 octobre 1934, date de sa création sur la scène du théâtre de l'Œuvre, elle portait en elle les marques de sa caducité. On parlait beaucoup entre les deux guerres de l'affranchissement de la femme et de la liberté de l'amour. Il paraît même, si nous en croyons Armand Salacrou, que l'amour entre deux êtres vraiment épris était d'autant plus solide et durable qu'aucun lien officiel ne l'avait scellé. Je ne chicanerai pas l'auteur sur le brusque retournement de la charmante Lucie Blondel (Sophie Desmarets) au premier acte. Après tout, nous sommes au théâtre, et l'on admet le haut-le-corps de Lucie amenée de Paris par son fiancé Paul Miremont (Jacques Dumesnil) et soudain aux prises, dans un milieu étouffant de bourgeoisie provinciale, avec l'acariâtre tante Adrienne (Jeanne Lion) et la timide Célestine, sa future belle-mère. En dix minutes à peine, l'anarchisant Jacques Miremont, frère cadet de son fiancé, lui a démontré que son projet de mariage était absurde. Elle y renonce, elle part avec Jacques, qui avait commencé par multiplier les facéties estudiantines. Soit !

Le second acte est lui aussi de bonne venue, bien que les affaires s'y gâtent. Jacques et Lucie sont amants depuis six mois. Jacques est devenu journaliste ; il adore Lucie, qui le lui rend bien. Ainsi, lorsque son journal l'envoie en reportage pour quinze jours à Rome, la jeune femme fait-elle la moue. Max et Cher Ami, camarades de Paul, ont beau multiplier les professions de foi cyniques : elle aime, et l'idée d'une trahison ne l'effleure pas. Cependant un visiteur s'annonce : Paul, son ancien fiancé. Elle disparaît. Paul a renoncé à Paris ; il vit maintenant avec sa mère et sa tante dans la maison familiale du premier acte. Il conseille à Jacques d'épouser Lucie et s'en va, tête basse. Et Jacques suit le conseil de son frère ; il propose à Lucie de l'épouser. Lucie refuse ; elle craint d'aimer moins son amant si la loi rend son amour légitime.

Au troisième acte, nous retrouvons Paul et Jacques réconciliés dans leur province. A son retour de Rome Jacques n'a plus retrouvé Lucie, qui est devenue une dessinatrice de mode fort réputée. L'acariâtre tante Adrienne la fait revenir en lui annonçant par télégramme que Jacques est gravement

Jacques Dumesnil, Claude Nicot, Jane Lion et Sophie Desmarets.

malade et la demande. Mais Jacques ne lui pardonne pas de l'avoir trompé, bien qu'elle soit disposée à reprendre la vie avec lui, car elle n'a pas cessé de l'aimer. Elle repartira.

Ce dénouement est faible et l'arbitraire de la situation engagée à la fin du deuxième acte y éclate définitivement. Nous ne croyons pas que Lucie, telle que nous la connaissons, a quitté Jacques parce qu'il lui proposait de l'épouser. Ou bien elle n'aimait plus Jacques, et alors elle n'était pas la femme sensible et franche qu'on nous avait laissé entendre, ou bien elle l'aimait encore, et sa décision serait due à ses mauvaises fréquentations, c'est-à-dire au cynisme étalé autour d'elle et qui lui aurait fait accepter comme paroles d'Évangile les fameuses théories du temps. Encore dans ce dernier cas son amour était-il bien fragile et il faut avouer qu'on comprend mal ses réactions du troisième acte.

Reste qu'*une Femme libre* est dialoguée avec beaucoup d'esprit et que malgré sa minceur le talent dramatique d'Armand Salacrou s'y manifeste agréablement. Sophie Desmarets y tient son rôle avec un charme et une grâce mutine qui suffiraient à sauver un texte d'une qualité moins certaine. Jacques Dumesnil est pathétique avec une indiscutable autorité, Yves Robert est drôle et convaincant, Claude Nicot confirme les dons comiques dont il nous avait donné les prémices dans *Joyeux Chagrins*, de Noel Coward. Quant à Mme Jeanne Lion, elle campe cette tante Célestine, qui appartient si spécifiquement à l'arsenal dramatique de Salacrou, avec une aigreur et une couleur dignes d'éloges.

LA MUSIQUE

PAR ROBERT KEMP

Mârouf — Le Grand Mogol

L'année 1914 est illustre par le tragique... Elle s'annonçait heureuse pour la musique. On venait de représenter le *Scemo* de Bachelet, quand, au mois de mai, parut *Mârouf* ; on entendit la plainte du dolent et, tout au fond, si philosophe et si voluptueux savetier dans la ville du Caire ; les coups de bâton que son épouse, la Calamiteuse, gourmande de kénafa au miel d'abeilles, lui fait donner; et le thème de la caravane, balancé comme les bosses du chameau sur la piste des déserts ; et les vocalises de la belle princesse Saamsheddine ; et la « fugue » inattendue en l'honneur d'Allah, le seul puissant, qu'échafaudent, avant de saluer le public, tous les personnages de ce conte des *Mille Nuits et une nuit* (façon de dire du docteur Mardrus). Ce fut un enchantement, qui se renouvela à la reprise de 1928, et qu'on vient d'éprouver encore, à l'Opéra.

Que la partition de M. Henri Rabaud soit à la mesure de l'Opéra, on en pourrait discuter. Cette orchestration délicate, nuancée, légère paraît ici un peu mince... Les murmures des jets d'eau dans le palais du sultan de Kaïtan quand Mârouf le savetier, déguisé en riche marchand — le plus riche marchand du monde ! — pâme ébloui lorsque Saamsheddine ouvre son voile de gaze ne peuvent s'enfler comme des grondements de Niagara. On se console en remarquant que le charme de *Mârouf* agit sur deux ou trois fois plus d'auditeurs que salle Favart. Et la gloire de la musique française y gagne.

Comme elle est française, cette musique ! Elle fait de l'Orient asiatique du vieux conte tout autre chose que ce qu'en eût fait un Rimsky-Korsakoff. On songe plutôt aux services de table de la Compagnie des Indes, qui brillaient aux soupers galants du XVIIIe siècle ; aux *Lettres persanes* et à la *Princesse de Babylone*. Le livret a été tiré bien adroitement et presque sans longueurs de la traduction fidèle du docteur Mardrus. Mais M. Henri Rabaud semble s'inspirer plutôt de la traduction de Galland, moins exotique et plus policée. Qu'il est dommage que M. Rabaud, en pleine maturité du talent, et lorsqu'il donnait sa partition la plus animée, la plus aérienne, si supérieure à *la Fille de Roland*, délivrée de tout pédantisme et des entraves scolastiques, ait accepté de gouverner le Conservatoire ! Certes, il y a rendu de grands services. Mais quand je regardais, dans la loge du jury, cette tête fine, cette barbe soignée, et que j'écoutais cette voix, faite pour fredonner des mélodies neuves au piano pour les intimes, énumérer des accessits de trompette et les longs palmarès des violonistes et des pianistes, je soupirais... M. Rabaud avait écrit *la Procession nocturne*, une *Symphonie* d'un classicisme un peu accentué, mais émouvante... *Mârouf* était l'évasion de son génie musical, l'envol de son originalité... Et voilà ce cerveau créateur qui devenait un cerveau administratif !...

Mârouf ne vieillit pas. Il a clos une période inoubliable de musique française. Il proclamait, après *Pelléas* et *Pénélope* et *Ariane*, une libération. Le despotisme wagnérien, depuis 1900, s'allégeait. On ne le sentait plus. S'il y a des motifs conducteurs dans *Mârouf*, ils n'encombrent vraiment pas ! L'oreille reconnaît de loin en loin celui de la caravane, qui est comme un sourire affectueux à Borodine et à ses *Steppes*. Tout le reste semble naître à mesure que le texte se déroule. La musique fleurit du texte, de l'action et des caractères! Qu'il y a de noblesse, un peu abêtie, dans les discours du sultan et du vizir! D'aigreur amusante dans les glapissements de la Calamiteuse! De nonchalance voluptueuse et distraite dans les moindres propos de Mârouf!... Et Saamsheddine, tourterelle de Saadi, quelles jolies volutes forme son chant, quelles boucles fines, quelles broderies!... Voilà pour nos compositeurs lyriques, plus préoccupés, semble-t-il, d'eux-mêmes et de leur doctrine que soumis à leurs personnages, un précieux exemple. *Mârouf* est un modèle de musique psychologique et de musique ethnique. Mais on n'y sert pas l'exotisme tout cru, comme un document. C'est de l'exotisme assimilé, occidentalisé, qui nous dépayse et ne nous bouscule point...

Sur l'orchestre fragile, mobile, aquatique de *Mârouf*, M. Fourestier règne avec grâce. Il souligne sans brutalité, anime avec souplesse... Et les interprètes sont excellents. Mme Geori Boué a le gosier d'argent flexible qu'on rêve pour la rieuse et sensuelle princesse. M. Roger Bourdin atteint à la perfection de Jean Périer comme chanteur et comme comédien ; avec un peu moins de mérite sans doute, puisque, vocalement, la nature l'a mieux gâté ! M. André Pernet a la taille, la majesté d'un Haroun al-Raschid. MM. Noguéra et Philippe tiennent des rôles plus modestes avec autant de conscience et de savoir... Le ballet de *Mârouf*, qui est de bout en bout délicieux, permet à M. Golovine des bonds de fauve, des bonds de nègre... Et Mlles Bourgeois, Dynalix, Guillot sont belles comme des roses d'Ispahan.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Quelque part en Europe

La disparition presque totale d'activité cinématographique en Allemagne et en Autriche a naturellement obligé les techniciens hongrois, autrefois attirés vers ces centres, à créer sur place des possibilités nouvelles de travail. Comme il arrive parfois, les difficultés mêmes qu'ils ont rencontrées ont excité l'imagination de certains et les ont contraints à faire preuve d'un talent plus original qu'à l'ordinaire.

C'est ce qui s'est passé pour Geza Radvanyi, qui avait déjà l'habitude des studios, et pour Bela Ballazs, dont on connaissait les ouvrages théoriques. Le premier comme metteur en scène et le second comme scénariste viennent de donner un des films significatifs de l'Europe d'après guerre.

Il s'attaque à l'un des problèmes tragiques qui naissent inévitablement des grandes conflagrations. Celui de l'enfance abandonnée. On se souvient de la plaie qu'avaient été pour la Russie, après la guerre civile, ces bandes de jeunes vagabonds vivant uniquement de vol et de prostitution. Le même phénomène s'est reproduit dans une Europe centrale qui a été beaucoup plus que l'Ouest le théâtre de combats. Le sujet était d'autant plus tentant à évoquer à l'écran que l'admirable précédent du *Chemin de la vie* par Nicolas Ekk était encore présent à toutes les mémoires.

Quelque part en Europe n'a pas cette envergure. On peut fondamentalement lui reprocher un symbolisme d'assez mauvais aloi qui dégénère à la fin en un symbolisme exacerbé.

Le véritable problème, qui est celui de la rééducation, est escamoté ici. L'auteur a préféré tricher en ne montrant que des chapardages excusables et en s'arrangeant pour que les actes plus répréhensibles ne soient pas mis à exécution. D'autre part, rien de plus facile que de faire pleurer les spectateurs avec la mort d'un petit enfant complaisamment montrée sous tous les angles.

Ces réserves ne doivent pas faire oublier les deux grands mérites du film. D'abord il retrace les événements sous un aspect où ils se passent du concours des mots pour être compris et exprimés. C'était là le grand secret du film muet, qui lui a valu son énorme influence et qui est bien près d'être perdu. Les tragédies individuelles qui sont au départ de la biographie de chacun des vagabonds sont évoquées ainsi dans un style qui rappelle celui des expressionnistes allemands entre 1920 et 1925 et qui n'a rien perdu de son efficacité. On se souviendra du Luna-Park bombardé où un mannequin en cire de Hitler se liquéfie dans le brasier et où l'orgue mécanique est mis en mouvement par une explosion. Geza Radvanyi a aussi tiré un parti extraordinaire du contraste entre un décor romantique (le bric-à-brac d'un vieux château abandonné) et l'agitation fraîche et sauvage que la jeunesse seule est capable de créer.

L'autre mérite consiste dans l'extraordinaire habileté avec laquelle Geza Radvanyi réussit à diriger ses jeunes acteurs. On sait que les enfants sont de petits singes prétentieux qui trahissent par chacun de leurs gestes la leçon qu'ils ont apprise et qu'ils répètent servilement ou, au contraire, les plus extraordinaires comédiens du monde. C'est ce qui se passe ici grâce à une merveilleuse collection de frimousses très différentes les unes des autres et aussi grâce à un dialogue remarquable qui est dit avec une justesse de ton parfaite. Autant les images sont facilement trop romantiques ou trop lyriques, autant l'intonation demeure d'un réalisme surprenant.

Après cela on peut pardonner à Geza Radvanyi son personnage de chef d'orchestre génial perdu dans la campagne et entreprenant la conversion de ses pensionnaires à l'aide d'auditions de Beethoven, ainsi que les discours primaires qui expliquent d'une manière parfaitement superfétatoire que ce n'est pas la faute de ces enfants s'ils mènent ce genre d'existence.

Pour ceux que le problème social intéresse en lui-même, signalons qu'il existe actuellement en Hongrie des villages d'enfants exclusivement habités et administrés par les gosses. Ceux-ci sont libres. Parfois quelques-uns en profitent pour une fugue, mais ils reviennent généralement quelques jours plus tard. A tout le moins, leur désastreuse expérience leur a appris qu'en ce monde le solitaire se trouve encore plus désarmé devant les dangers que la plus faible collectivité.

PETITES CHRONIQUES

LE RECORD FÉMININ DES ASCENSIONS EN BALLON

Mme Paulette Weber est la femme qui totalise à ce jour le plus grand nombre d'ascensions en ballon. Elève de M. Georges Suire, elle obtint son brevet international de pilote en octobre 1930 et dès 1933 se classait troisième au prix Aumont-Thiéville. En 1937, participant à cette compétition, elle arrivait en tête des sept concurrents. La même année elle gagnait la coupe Nord-Sphériques en totalisant plus de 2.500 kilomètres en quatre ascensions.

Depuis Mme Paulette Weber a brillamment pris part à diverses compétitions, dont la dernière en date est la Coupe internationale des pays du Benelux, en 1948, où elle se classa première. Aujourd'hui Mme Paulette Weber a huit cent soixante heures de vol à son actif. Il convient de rappeler ici, pour comprendre toute la valeur d'un tel palmarès, que le ballon libre exige des connaissances précises de navigation aérienne qui doivent s'allier à une endurance physique éprouvée. D'autre part, pour homologuer une performance le sphérique est soumis à des conditions qui déterminent ses caractéristiques essentielles, notamment le cubage et la nature du gaz utilisé. Or Mme Paulette Weber monte seule, ce qui supprime le relais et exige une attention constante ; son ballon a un volume de 600 mètres cubes et le gaz d'éclairage qui le gonfle donne une force ascensionnelle près de moitié moindre que celle de l'hydrogène.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

La décentralisation artistique et la radiodiffusion permettent à l'interprétation musicale de progresser considérablement. Une noble émulation règne entre les postes régionaux pris en relais par Paris. Chacun d'eux tient à prouver qu'il est le meilleur, comme jadis les chœurs grecs qui se disputaient la palme. L'orchestre de Lille, animé par Jean Giardino, mérite les plus chaleureuses félicitations pour l'ardeur avec laquelle il a joué la symphonie en *si* bémol de Chausson et l'ouverture de Benvenuto Cellini.

Jacques Pauliac, producteur, réalise une émission d'un captivant intérêt. Ce « Tour du monde autour d'une table » réunit les citoyens des nations les plus diverses. A tour de rôle, Simon Copans fait entendre la voix de l'Amérique, Coecilia Reeves, celle de la B. B. C., Robert Neuman et Miroslaw Wierzbicki représentent la Hollande et la Pologne tandis que l'Uruguay est à l'honneur ; l'émouvante complainte d'un gaucho et un boléro rythmé quittent les pampas pour être écoutés en Europe.

Cette fraternité entre les postes, entre les pays trouve aussi une curieuse expression dans « Souvenirs et Chansons ». Un Français a demandé l'interprétation d'une chanson canadienne *Alouette, gentille alouette*, parce qu'elle lui rappelle son naufrage devant les côtes d'Egypte. Au moment où son transport de troupes fut coulé les Canadiens l'entonnèrent à bord pour se donner du courage, et ils périrent dans les flots au son d'un air du terroir...

W.-L. Landowski.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA CRIMINOLOGIE :

La collection « Archives du crime », dirigée par Léon Treich, publie deux nouveaux volumes (Amiot-Dumont) :

Treize Drames du poison (198 pages) : depuis les poudres de la Brinvilliers jusqu'aux « crimes parfaits » d'Henri Girard, qui se suicida « scientifiquement » en 1921, comme il avait tué « scientifiquement » ses victimes. On y retrouve la mémorable affaire du Glandier, qui divisa la France en partisans ou en adversaires également passionnés de la thèse du ministère public accusant Mme Lafarge d'avoir empoisonné son mari. Le prince Napoléon était « lafargiste » ; aussi s'empressa-t-il, à peine arrivé au pouvoir, de gracier la condamnée, qui alla mourir quelques mois plus tard dans un village pyrénéen. Elle se confessa avant de mourir : le prêtre qui l'entendit serait le seul à connaître le secret du drame. Il l'a emporté dans la tombe. Dennery, alors jeune auteur dramatique, avait porté ce drame sur la scène dans une pièce intitulée *la Dame de Saint-Tropez*. Il y plaidait l'innocence, ce qui lui valut les remerciements de Mme Lafarge, qui, pour mieux lui marquer sa gratitude, lui broda un fauteuil en tapisserie.

Ce qui fit dire à Dennery — malgré tout un peu défiant : « J'aime mieux sa tapisserie que sa pâtisserie. »

Treize Grands Tueurs (190 pages). Une sinistre galerie de portraits qui va du Rouge d'Auneau (un des chefs de la bande des « chauffeurs » qui terrorisa la France sous le Directoire) jusqu'au docteur Petiot, qui expia le 25 mai 1946 ses crimes sur l'échafaud.

Aucun roman policier ne peut dégager une atmosphère d'horreur comparable à ces récits véridiques, qui font défiler sous les yeux du lecteur des assassins dont le nom flotte encore dans la mémoire des foules : Troppmann, Vacher, Jack l'Eventreur, Landru, Haarmann, Weidmann.

Ce qui frappe dans ce livre, c'est le nombre des énigmes qui, en dépit des enquêtes de la justice et de la presse, restent encore à résoudre. On ignore le nom des complices de Troppmann et l'identité de Jack l'Eventreur. Postérieurement à la publication de ce livre, le directeur du Torch Theater de Londres, qui avait mis les tragiques épisodes de Whitechapel à la scène, reçut une lettre signée « Jack l'Eventreur » dont l'auteur déclarait avoir « passé une bonne soirée » en les voyant évoquer. Des graphologues crurent reconnaître l'écriture du célèbre criminel, qui serait dans ce cas fort âgé, puisque son affaire remonte à 1888. La presse londonienne fit, il y a deux mois, une publicité sensationnelle à cette « révélation », qui ne fut peut-être que l'œuvre d'un mauvais plaisant.

La plupart de ces misérables ont payé leur dette à la société. Haarmann fut condamné vingt-quatre fois à mort. Quant au « vampire de Dusseldorf », il accueillit le verdict par cette déclaration philosophique : « Tout homme doit mourir un jour. » Le soir même, le président des assises qui l'avaient condamné mourait d'une angine de poitrine. Une aura mystérieuse de fatalité enveloppe les grands crimes.

Albert Mousset.

COURRIER THÉATRAL

« Croisière inhumaine », au théâtre Verlaine.

L'auteur André Gain, mort pour la France à trente-trois ans, le 28 mai 1940, a laissé trois romans, cinq pièces et de nombreux tableaux. Il était fort joué, et *Croisière inhumaine*, qu'il a modestement qualifiée non pas de pièce ni de comédie, mais de « fait divers en trois actes », témoigne qu'il aurait pu, si le temps lui en avait été laissé, devenir un auteur dramatique. Le capitaine Dick Burton, qui a une maîtresse capiteuse, veut divorcer aux dépens de l'honnête Laura pour épouser la belle. Laura s'y refusant il l'emmène sur son bateau et l'abandonne sur une île déserte. Il n'avait pas prévu qu'un bateau japonais viendrait à passer et ramènerait sa femme à Frisco. Mais Laura est généreuse, elle pardonnera et retrouvera son mari repentant. Trois actes, c'était un peu trop pour une histoire aussi menue. Mais André Gain y montrait de la conviction et déjà un certain sens de la scène.

Y. G.

COURRIER MUSICAL

Marguerite Long jouait, la semaine passée, le *concerto* en *ut* mineur de Beethoven à la Société des concerts du Conservatoire. A l'entendre j'ai retrouvé, d'un coup, le plaisir des premiers enthousiasmes, au temps où trop d'interprétations falsifiées ne m'avaient pas encore abîmé l'œuvre.

Que de conceptions sur la chose beethovénienne ! L'un veut faire de la littérature, l'autre cherche le sublime, un autre encore je ne sais quelle vaine philosophie. Tout cela nous détourne plus ou moins du géant, et ce n'est pas notre faute si nous n'avons plus guère envie de faire nos dévotions au dieu. Quel secret possède notre grande virtuose française pour vaincre ces rancunes ? Exécuter, avec un respect jaloux, un soin méticuleux, ce qui est écrit sur le texte, et nous dire de ses doigts-fées, avec une divine simplicité, qu'elle fait de la musique et pas autre chose. Alors, on est détendu, apaisé. Par la perfection du jeu les moindres détails apparaissent ; les ornements se dessinent, les traits aériens s'envolent, les gammes chromatiques traversent le clavier sans qu'une seule note en soit perdue pour notre oreille, la phrase mélodique et ses développements, exposés dans leur pureté, prennent toute leur signification ; et le piano nous rassure enfin sur l'intacte beauté du *concerto*.

C'est toute une vie de travail pensé avec une des plus rares intelligences musicales que résume une telle interprétation. La leçon est donnée ; que ceux dont la carrière commence ne manquent pas de la recueillir.

Et puisque nous avons à cœur qu'un tel enseignement nous reste ne manquons pas de signaler le concours international Marguerite Long-Jacques Thibaud qui aura lieu à Paris, cette année, en juin prochain. Il est ouvert aux jeunes virtuoses, pianistes et violonistes internationaux de quinze à trente ans. Placé sous les auspices de la direction générale des Arts et Lettres, il aura pour jury les plus hautes personnalités musicales françaises et étrangères et sera présidé par M. Jacques Ibert, directeur de l'Académie de France à Rome.

L. Maurice-Amour.

THÉATRE DE DIX-HEURES

ROUGE IMPAIR ET... MANQUE

le nouveau spectacle de Raoul-Arnaud
illustré par Sennep

LA TURQUIE ACCUEILLE LE PATRIARCHE ATHENAGORAS

Venant des Etats-Unis à bord de l'avion personnel du président Truman *la Vache sacrée*, le nouveau patriarche orthodoxe S. S. Athénagoras est venu à Ankara le 5 février saluer le président Inonu, auquel il apportait un message personnel du chef d'Etat américain.

Lors de la cérémonie d'intronisation, qui s'était précédemment déroulée à Istanbul, les autorités turques conviées s'étaient dérobées à l'invitation, imitant en cela la plupart des consuls des nations du rideau de fer ; mais dans la capitale turque le prélat fut l'objet des plus grands égards.

Elu en novembre dernier à Istanbul par le collège des métropolites, en dépit de certaines oppositions locales et avec l'assentiment de la Turquie, S. S. Athénagoras, ancien séminariste du couvent de Halki, dans les îles des Princes, n'avait pas revu son pays natal depuis trente-sept ans.

On sait que l'élection du nouveau patriarche avait été nécessitée par la démission de son prédécesseur, S. S. Maximos, démissionnaire pour raison de santé et qui passait pour favorable plus que de raison à l'Eglise russe de Moscou.

L'U. R. S. S. avait d'ailleurs encouragé en 1945 la rentrée de l'Eglise bulgare au sein du patriarcat d'Istanbul après un long schisme de près de cent ans. L'élection du nouveau patriarche orthodoxe n'aura pas manqué de produire une profonde impression au Kremlin.

René Houille.

UNE HORLOGE MONDIALE

Une firme autrichienne vient de mettre au point une horloge capable d'indiquer de façon constante l'heure exacte pour toutes les contrées du globe.

Elle est composée de dix aiguilles fixes, correspondant à dix divisions horaires mondiales, et d'un cadran mobile qui dans son déplacement circulaire indique l'heure en fonction des dix aiguilles portant des noms de villes : Tokio, San-Francisco, Vienne, etc.

Le constructeur a déjà reçu de nombreuses commandes de stations radio et d'aérodromes auxquels cette invention rendra de précieux services.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

La Galerie Jacques Blot présente actuellement un ensemble de trois peintres : Lehmann, Jean Puy et Lucien Mainssieux.

Léon Lehmann possède une vigoureuse technique, aime la splendeur de la matière, et ses paysages et natures mortes sont toujours solidement charpentés.

Jean Puy est un peintre qui nous semble mériter une place plus importante que celle qu'il occupe actuellement dans la peinture moderne. C'est un artiste plein de personnalité et de grand talent. Ses œuvres respirent toujours la joie de vivre, inondées de lumière et de couleur. Malgré son âge — il dépasse soixante-dix ans — Jean Puy a su rester jeune, et sa peinture traduit cet état d'esprit.

Quant à Lucien Mainssieux c'est un grand maître. Il a su acquérir un style dépouillé, et parfois synthétique, par lequel il exprime l'essentiel de son sujet en même temps que l'essentiel de ce qu'il a à dire. Sa technique est d'une liberté étonnante, sans empâtements excessifs et toujours d'une puissante densité. Mainssieux possède toute la sensibilité au bout de son pinceau : c'est une sensibilité de peintre et de poète.

Daniel Deparis expose quelques figures et des paysages et marines à la Galerie Carmine. L'art de ce peintre nous paraît un peu facile et sans grande personnalité. Sa qualité essentielle semble être la sincérité. Mais cela ne suffit pas : il convient pour faire de la bonne peinture de se dépouiller davantage de certains souvenirs, de certaines formules un peu périmées de nos jours. Le travail est le seul moyen d'y parvenir. Aussi Daniel Deparis doit-il encore beaucoup travailler.

La Galerie Lucy Krohg présente quelques œuvres d'Henri-Jacques Masson. Cet artiste veut se faire une spécialité des arbres, des feuillages et de la lumière se jouant à travers les ramures et les prés. Mais il voit un peu les choses de la nature par le petit bout de la lorgnette : c'est un Meissonnier en arbres et en prairies. Et Meissonnier possédait des dons que H.-J. Masson n'a pas.

MAURICE SÉRULLAZ.

Une miniature de l'impératrice Eugénie à l'exposition des céramiques romantiques françaises organisée récemment à Madrid.

GALERIES

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye.
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

DURAND-RUEL
F. GALL
jusqu'au 10 mars
37, avenue de Friedland

GALERIE BORGHÈSE
35, Champs-Élysées (ELYsées 11-97)
PICASSO et 9 PEINTRES ESPAGNOLS

S. E. le cardinal Clément Micara, légat pontifical, inaugure le Congrès eucharistique de Cali, en Colombie.

LE CONGRÈS EUCHARISTIQUE DE CALI

Les informations lancées de Cali (Colombie), glorieux siège du Congrès eucharistique durant les huit jours pleins que durèrent ces assises solennelles d'un puissant aréopage spirituel, ont détaillé, certes, heure par heure les actes rituels, les séances et les commentaires des sages rédacteurs qu'y avaient délégués les agences internationales. Peut-être n'apparaîtra-t-il point superflu cependant de souligner ici l'imprévisible portée, locale et internationale, de l'opportun discours prononcé par le président Mariano Ospina Pérez — parlant virtuellement au nom des pays que fonda démocratiquement leur libérateur Simon Bolivar ; de dire la signification transcendante des séances et conclusions de cette réunion œcuménique que couronna superbement le discret message du premier vicaire du Christ ; des conséquences enfin tout à la fois pour le monde catholique en général et pour l'Etat colombien en particulier de cette insigne manifestation célébrée sous les auspices paternels de l'immortelle Eglise.

Quant au geste pontifical qui conduisit au choix de la Colombie moins de douze mois après la plus terrible épreuve politique et sociale qu'ait affrontée dans l'histoire cette nation, un avenir prochain dira l'immense retentissement que doit avoir dans le monde entier cet acte généreux et protecteur issu du Vatican à pareille heure. C'est que le cardinal Micara, qui vécut plusieurs années en Argentine, familier dès lors de la langue et de la mentalité des populations latino-américaines, a senti vibrer personnellement à l'unisson de tous les membres de la nation colombienne son cœur de latin, de romain, de chrétien apostolique. L'illustre prélat italien, dans les possibles allusions que les circonstances l'amenèrent parfois à esquisser discrètement sur les événements passés, ne manqua pas de laisser entendre que Rome sait reconnaître partout ses meilleurs fils et que les héritiers du libérateur de la Grande Colombie en représentent une des plus glorieuses phalanges. Aussi bien le chef de l'Etat colombien et les ministres, diplomates et hauts dignitaires ecclésiastiques qui l'accompagnèrent à Cali durant trois belles journées d'une profession de foi édifiante (au cours desquelles plus de cent mille pèlerins reçurent le sacrement eucharistique), conférant ainsi un surcroît de solennité bolivarienne à cette grande fête internationale de l'Eglise catholique, ne cèlent-ils point aujourd'hui leur intime satisfaction de cette semaine. Et ne doutent-ils point des bienfaits suprêmes qu'en recueillera la terre foulée pendant ces quelques jours à jamais mémorables par le légat papal *a latere*, l'insigne cardinal Clément Micara, dont la présence en Colombie n'aura pas été le moindre des hommages rendus à une nation essentiellement catholique et en pleine période de rédemption vitale et spirituelle.

LOUIS LAZARE.

NOUS AVONS LU POUR VOUS...

L'auteur du *Beau Danube gris*, Jean Blairy, a passé six ans de sa carrière diplomatique dans différents postes en Yougoslavie, en Autriche, en Hongrie et en Roumanie. Il rassemble dans ce livre à la fois des souvenirs personnels, des évocations descriptives et des aperçus politiques et historiques sur les peuples et les pays baignés par le Danube, gris, monotone et majestueux comme les étendues qu'il traverse. (Mercure de France.)

Sous le titre provocateur d'*Attentat à la pudeur*, de Paul Andreota, ce roman signifie que le héros, animé par un anticonformisme passionné, cherche à tout prix à faire éclater le mécanisme dans lequel sa vie est engagée... Sa famille, son ami, sa femme, sa maîtresse, tous ceux enfin qui le touchent de plus ou moins près font les frais de ses expériences. Mais cet homme s'aperçoit, pour finir, que son orgueil fait toujours reculer le détachement intégral qu'il voudrait atteindre. Cette intrigue mouvementée nous conduit à travers les milieux musicaux de Paris et de l'Europe, où évolue la vocation artistique du héros. (Denoël, édit.)

Ce roman d'anticipation, *Exil au Grand Palais*, de Jacques Debû-Bridel, est le journal intime de l'homme qui, en 1988, gagna le gros lot de la Loterie nationale : ce lot n'était rien de moins que le Grand Palais des Champs-Elysées. Le lecteur y apprendra les principaux chapitres de l'histoire des quarante prochaines années : la guerre atomique de 1955, la révolution française de 1958, la dictature de 1966... C'est une histoire où l'on voit les hommes sombrer sous la pire tyrannie, mais, grâce à l'humour féroce du romancier, ils sont dès maintenant bien vengés. (Ferenczi, édit.)

Ce roman historique et exotique à la fois déroule un long film d'aventures et d'amour dans les Iles du XVI^e^ siècle, en particulier à la Martinique. Marie du Parquet, dont la vie extraordinaire nous est ici contée par Robert Gaillard dans *Marie des Isles*, fut en quelque sorte gouverneur des Iles, avec le concours ou malgré l'opposition des flibustiers, des pirates, des gentilshommes d'aventure. On l'a appelée, paraît-il, la « Jeanne d'Arc martiniquaise », quoiqu'elle ne méritât point d'être appelée « la Pucelle ». Mais, il serait difficile de trouver dans toute notre histoire d'héroïne d'aventures plus prodigieuses. (André Martel, édit.)

Les lecteurs de M^me^ Lucienne Favre et les spectateurs de *Prosper* connaissent déjà pour la plupart *Mourad I^er^*, un des meilleurs romans de l'auteur de *Bain juif* et de *Bab el Oued*. Avec *Mourad II* on traverse la Méditerranée pour passer d'Afrique en Provence. Le héros de M^me^ Lucienne Favre, après sept ans de silence, reprend sa vie héroï-comique, qui fournit le thème de maints récits délicieux. Par un épigraphe tiré de Voltaire M^me^ Lucienne Favre se réclame de Candide, mais ce Candide musulman est aussi quelque peu un personnage des *Mille et une Nuits*. (Denoël, édit.)

ROLE DES OBSERVATOIRES ASTRONOMIQUES DANS L'HORLOGERIE DE PRÉCISION

Du fait des progrès réalisés ces dernières années dans la précision des montres bracelets il est de plus en plus question, à propos d'horlogerie, des concours d'observatoires.

Quelle est leur véritable portée, leur valeur ? En quoi le public est-il finalement intéressé par des épreuves qui, en somme, ne concernent que des astronomes ou des chronométriers ?

Chacun sait que la détermination de l'heure est fournie par l'observation des astres. L'heure est conservée par des pendules garde-temps, extrêmement précises, maintenues à l'abri des trépidations et des changements de température dans les caves des observatoires.

Ces observatoires devaient tout naturellement jouer un rôle dans les progrès de la précision chronométrique.

Les montres déposées dans les observatoires sont observées chaque jour dans diverses positions et à différentes températures.

Ces montres sont classées en plusieurs catégories : chronomètres de marine, montres de poche (de petit et grand format) et montres bracelets — ces dernières depuis quelques années seulement.

La durée des épreuves est généralement de quarante-cinq jours. Des calculs assez compliqués établissent des valeurs moyennes qui permettent de déterminer le comportement de la montre dans les différentes positions puis celui qu'elle a aux différentes températures ; enfin la façon dont elle reprend sa marche après les épreuves.

Pour chaque montre on établit donc un bulletin de réglage qui reproduit les différents résultats enregistrés.

Si l'on devait utiliser ces résultats tels quels il serait difficile d'établir un classement entre les montres présentées dans chaque catégorie ; aussi les astronomes, assistés par des commissions formées de savants et d'industriels, ont établi des formules qui permettent le classement des chronomètres. Ces formules varient d'un observatoire à l'autre. Parfois, comme à l'observatoire de Neuchâtel (en Suisse), la formule est établie de telle sorte qu'un classement égal à 0 représente la perfection, le chronomètre idéal, sans aucune erreur de marche.

Dans d'autres observatoires le classement qui représente le chronomètre idéal n'est pas 0, mais, par exemple : 200 pour Besançon, 1.000 pour Genève, et 100 pour Kew-Teddington (Angleterre).

Ce dernier mérite une mention spéciale. En effet, si les autres observatoires sont réservés en principe aux seuls fabricants locaux ou nationaux et ne permettent que des comparaisons partielles, l'observatoire de Kew-Teddington admet à ses concours les chronométriers du monde entier ; aussi la compétition y est-elle particulièrement sévère ! Pour fixer les idées, précisons que le chronomètre de la société anonyme Louis Brandt et Frère, Omega Watch C^o^ à Bienne (Suisse), qui détient le plus haut classement, a obtenu en effet 97,8, ce qui représente un résultat bien près de la précision absolue.

Ces formules tiennent naturellement compte des progrès du réglage, et on les modifie de temps en temps dans le sens d'un classement plus sévère.

Chaque année les observatoires délivrent des prix individuels pour les meilleurs résultats obtenus dans les différentes catégories de chronomètres et des prix de série pour un ensemble de mêmes pièces.

Les concours des observatoires peuvent être comparés aux courses d'automobiles de différentes catégories. De la marche des machines les plus parfaites les constructeurs peuvent tirer des enseignements précieux pour l'exécution des séries destinées à l'usage courant.

Et c'est ainsi que depuis une cinquantaine d'années l'industrie horlogère a progressé vers une précision de plus en plus parfaite. Les progrès apportés à la montre bracelet notamment sont le fruit de l'amélioration considérable de l'outillage de précision et de la compétition des différentes marques dans les concours d'observatoires.

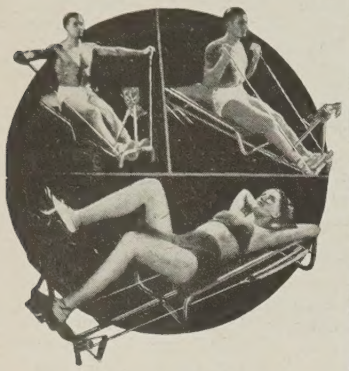
Et c'est pourquoi nous pouvons utiliser couramment aujourd'hui des montres bracelets d'une précision beaucoup plus poussée que les « oignons » de nos grands-pères.

ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS

SALON DES ARTS MÉNAGERS

GARDEZ UN CORPS JEUNE

UN quart d'heure par jour d'un exercice agréable que vous ferez chez vous, quel que soit votre âge, vous donnera l'étonnants résultats : galbe des jambes, équilibre harmonieux de tout le corps, réduction du ventre et des hanches,



affermissement des chairs, étonnante jeunesse corporelle. Réglable à volonté, silencieux, peu encombrant, ADAMS TRAINER est l'appareil d'exercice en chambre le plus complet, le plus pratique.

Renseignez-vous sans tarder, *gratuitement* vous recevrez la brochure *Beauté, Santé, Jeunesse*, en écrivant à ADAMS, 3, quai Jean-Moulin, Lyon (FI).

CONFORT, SILENCE...

DU tapis dans toutes les pièces. Ce rêve dispendieux naguère est désormais réalisable grâce à TAPISOM.

TAPISOM est un tapis moderne en feutre *pure laine* créé pour votre satisfaction par les usines Roger SOMMER, dont les feutres jouissent d'une réputation mondiale.

TAPISOM, d'une conception entièrement nouvelle, est d'une solidité à toute épreuve. Il est cependant vendu près de 50 % meilleur marché qu'un tapis moquette de très bonne qualité, et vous pourrez ainsi pour le même prix couvrir deux pièces au lieu d'une.

Enfin, TAPISOM, imperméable à la poussière, se nettoie plus facilement que le tapis ordinaire.

TAPISOM sera présenté au Salon des Arts ménagers, Galerie Sud-Est, premier étage, stand N° 26, jusqu'au 14 mars.

Notice, échantillons et liste des distributeurs vous seront adressés franco sur demande à : TAPISOM, 2, rue Paul-Cézanne à Paris (8e). ÉLY 96-10. Installations visibles à nos bureaux.

POUR UN REPOS INTÉGRAL

GELUX offre une gamme complète de couvertures chauffantes à la portée de toutes les bourses et jusqu'aux plus luxueuses.

Nous signalons tout particulièrement à nos lecteurs la couverture de laine en très grandes dimensions (130×180), qui est une exclusivité GELUX, et son Thermoplasme.

Ses différents modèles sont équipés avec des éléments de choix et des résistances de qualité qui donnent toute garantie à l'usage et assurent une sécurité absolue.

Documentation sur demande à GELUX, 6, place Léon-Deubel, Paris (16e). JAS. 27-64, et voir aux ARTS MÉNAGERS, Galerie Nord-Est. Stand 13 B.

LE CHAUFFAGE INDIVIDUEL PAR LE MAZOUT

ALLUMEZ votre chaudière comme vous allumez votre lampe électrique en tournant simplement un bouton.

Le chauffage automatique par le mazout vous apportera confort, sécurité et économie.

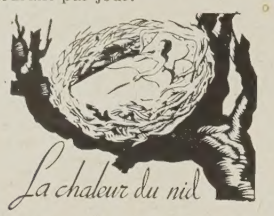
Les Établissements NOBLET ET Cie, spécialisés dans le chauffage par le mazout, se chargent de la transformation de votre chaudière à charbon et de la pose du brûleur dans le minimum de temps et avec le minimum de frais.

Renseignements et devis gratuits sur demande.

Établissements NOBLET ET Cie, 120, rue de Courcelles, Paris (17e). Tél. WAG. 44-30 et 44-31.

LA COUVERTURE CHAUFFANTE TENTATION

VOUS assurera le confort et la santé toute votre existence, pour un franc de courant par jour.



TENTATION, la première marque de France garantie pour la vie, présente au Salon des Arts ménagers, rotonde nord-ouest, stands 9, 10 et 11, un choix très important de couvertures électriques chauffantes : 18 modèles de 900 à 6.650 francs. Ne manquez pas de lui rendre visite.

Documentation sur demande chez tous nos agents ou à défaut : 282, boulevard Voltaire, Paris. DID. 01-44.

SÉCURITÉ BAUCHE

ON voit au Salon des Arts Ménagers les plus récents modèles des coffres-forts BAUCHE, première marque française.

Leurs caractéristiques : blindage en acier au manganèse, serrure Monopole incrochetable, garnissage réfractaire antichalumeau, garnissage supplémentaire isolant contre la calcination, ouverture à 180 degrés sur pivots intérieurs, brevetés.

Aux coffres-forts BAUCHE s'ajoute cette année l'Organisation Bauche : classeurs, fichiers, rayonnages, armoires à documents, armoires vestiaires, bureaux et fauteuils métalliques. C'est de la sécurité encore.

Notons enfin l'Antivol-Auto Bauche qui bloque les pédales et les met sous clé. Sécurité toujours.

Documentation sur demande aux coffres-forts BAUCHE, 93, rue de Richelieu, Paris (2e). Tél. RIC. 51-66.

"L'AUTOMOBILE" DE MARS

LA grande revue magazine de tous les sports mécaniques :

— Tous les détails du Rallye Monte-Carlo, les interviews des vainqueurs et une abondante documentation photographique ;

— Un reportage inédit sur l'accident mortel de J.-P. Wimille ;

— Les racers 500, une nouvelle classe de voiture de compétition ;

— Une nouvelle moto allemande ;

— Tour d'horizon sur l'activité aéronautique ;

— Les sports nautiques ; le Tourisme ;

— La rubrique spéciale des « Modèles réduits »;

— Et la cote des voitures d'occasion.

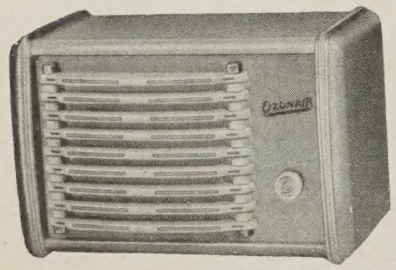
— Paraît tous les mois.

Chez votre libraire habituel.

L'abonnement 1 an : 450 fr.

L'AUTOMOBILE, 6, rue de Milan, Paris.

L'ÈRE ATOMIQUE



C'EST en effet par l'apport d'un troisième atome à la molécule d'oxygène que les appareils OZONAIR produisent électriquement l'ozone. Cet oxygène actif assainit l'air en détruisant les odeurs (cuisine, W. C., tabac) et rend tonifiante l'atmosphère des appartements, bureaux, ateliers où sont utilisés les appareils OZONAIR.

Cet atome pacifique (O L) est une source de bien-être et d'énergie à la portée de tous; grâce à lui les anémiés voient leur taux d'oxyhémoglobine croître jusqu'à la normale. Utilisez donc OZONAIR, qui procure à domicile l'air pur des montagnes, vous y gagnerez de l'appétit et un sommeil reposant.

On pourra du reste voir au Salon des Arts ménagers, Grande Nef, Stand C 5 B, une application rassurante de ces fameux atomes qui menacent de bouleverser le monde.

Notice franco : procédés OZONAIR, 63, rue de Lancry, Paris. BOT. 24-10.

LE CHAUFFE-BIBERON ÉLECTRIQUE « QUICK » SANS EAU

LE chauffe-biberon électrique QUICK permet à chaque tétée le réchauffement simple et hygiénique des biberons préparés tous à la fois.

Fonctionnant sans eau, il évite les inconvénients du bain-marie et de la bouilloire électrique. Avec QUICK plus d'allées et venues à la cuisine pendant les nuits d'hiver.

L'appareil, en belle céramique, est à portée de la main sur la table de chevet.

Renseignements : 11 *bis*, rue de Milan, Paris. Démonstration au SALON des ARTS MÉNAGERS, Galerie Nord, Stand 3.

UN APPAREIL DE CUISINE QUI NE COUTE RIEN

LE gril-four MELIOR, d'une conception originale et d'une grande simplicité, vous sera remboursé dans six mois par l'économie de matières grasses et de chauffage qu'il vous fera réaliser.

Cet appareil, en métal épais d'une haute conductibilité calorique, grille sans beurre en quelques minutes toutes les grillades de viande ou de poisson, en conservant à la viande tous ses sucs nutritifs. Grâce à sa cloche polie, il cuit à l'étouffée les braisés de poisson ou de légumes et fait merveille dans la cuisson des rôtis ou de la pâtisserie.

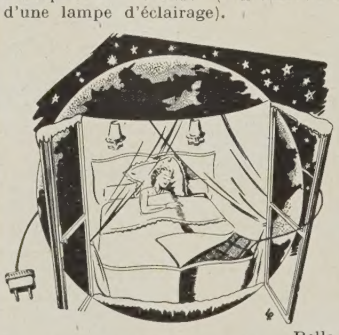
Il fonctionne avec la plus grande régularité et le minimum de combustible sur le gaz, l'électricité, une cuisinière à bois ou à charbon, et même un réchaud à alcool ou à charbon de bois.

Vente en gros : MELIOR, 2, rue Dunois, à Paris. Téléphone : GOB. 44-03. Notice illustrée n° 10 sur demande.

AUX ARTS MÉNAGERS : 2 C. Galerie Nord, Petit outillage ménager.

LA SEULE COUVERTURE CHAUFFANTE ÉLECTRIQUE PRIMÉE FOIRE DE PARIS

LA couverture CONSTELLATION branchée trente minutes avant de vous coucher vous procurera un lit douillet et confortable, même dans une chambre très froide, et cela pour une dépense modique de courant (consommation d'une lampe d'éclairage).



	Molleton	Laine	Belle qualité
1 place	2.200	2.500	
2 places	2.600	3.200	4.900

Garantie deux ans.

S'adresser à nos dépositaires ou 16 *ter*, rue Censier, Paris (5e). POR. 21-96. Métro : Censier-Daubenton. Envoi contre remboursement.

ARTS MÉNAGERS, Stand 7 C. Nord-Est.

UN TRIOMPHE DE L'INDUSTRIE FRANÇAISE

La fameuse Cocotte Henri IV, modèle 1949.

LA fameuse COCOTTE HENRI IV, modèle 1949, bénéficie de huit années d'études et de perfectionnements qui lui assurent une supériorité incontestable, même sur les meilleures réalisations américaines en matière d'appareils de cuisson sous pression.

Un simple mouvement de droite à gauche, sans aucun effort, suffit pour fermer le couvercle.

Le Bloc-Contrôle, tout en indiquant exactement la pression, avertit lorsque la température de cuisson est atteinte.

Elle est tellement simple qu'un enfant même peut s'en servir.

Fabriquée en aluminium poli, à haute conductibilité, elle est toujours propre.

La fameuse COCOTTE HENRI IV permet d'obtenir des plats délicieux en quelques instants ; un repas complet est cuit en vingt minutes !

Cette rapidité extraordinaire de cuisson permet d'économiser chaque année 8.000 francs de combustible même plus...

Elle est garantie un an... mais dure toute la vie. Elle est vendue dix jours à l'essai.

Elle est fabriquée dans les contenances de 6, 8, 10, 12 litres. Prix spéciaux de diffusion de la cocotte de 6 litres : 6.200 francs au lieu de 7.100.

Elle sera complétée dans trois ou quatre semaines par une série de quatre casseroles-autoclaves présentant les mêmes avantages.

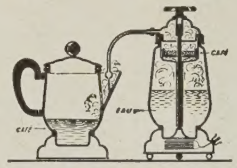
La direction de la fameuse COCOTTE HENRI IV ayant craint de ne pouvoir présenter à temps ses modèles 1949 a préféré s'abstenir d'exposer au Salon des Arts Ménagers.

Tous renseignements et brochures seront envoyés gratuitement sur demande à :

La fameuse COCOTTE HENRI IV, 38, avenue du Général-Michel-Bizot, Paris (12e).

LA VAPEUR, L'ÉLECTRICITÉ, deux fées de la vie moderne réunies dans MAGIQUEXPRESS

La cafetière électrique, d'une grande simplicité technique, définitivement au point, résultat de vingt ans d'expérience et de perfectionnements successifs.



LA quintessence du café obtenue automatiquement en quelques minutes, sur votre table, par Magiquexpress, qui réalise le maximum d'économie, d'élégance et de confort.

Documentation SAMI, 49, rue d'Hauteville, Paris (10e). Tél. PRO. 54-59.

ARTS MÉNAGERS, Stand 12, Galerie Nord-Est.

A PROPOS DU LINOLÉUM

SON emploi était le plus souvent néfaste en lieux humides, étant donné la décomposition des fibres de soutien, qui survenait, hélas! assez rapidement.

L'utilisation des matières plastiques de plus en plus courante dans la vie moderne crée de nouvelles possibilités. Il convient donc de souligner le progrès réel apporté par les passages « VINYLUM », car il n'entre dans leur composition aucun textile fragile.

Leur qualité de souplesse jointe à une solidité à toute épreuve fait de cet article absolument imputrescible le passage idéal pour couloirs, escaliers, etc.

Naturellement « VINYLUM » est au Salon des Arts Ménagers, Balcon-Stand 15-16, où l'épreuve qu'il subira correspondra chaque jour à une période normale d'utilisation de cinq années chez vous.

Pour le gros exclusivement C. M. P., 10, Faubourg-Poissonnière, Paris.

PLUS DE LOCAUX INCHAUFFABLES

PAR la pose d'un sous-plafond VITREX brevet MENOZ, vous moderniserez votre usine et doublerez le rendement de votre installation de chauffage

Il en résultera pour vous une grosse économie de combustible et un bien-être accru de votre personnel qui vous permettront d'amortir dans un minimum de temps les frais d'installation.

Vos machines seront protégées de la poussière. Vous supprimerez la condensation. Vos locaux seront tempérés aussi bien l'hiver que l'été.

Demandez la Notice 27 à VITREX 27, rue Drouot, Paris, qui installe dans toute la France.

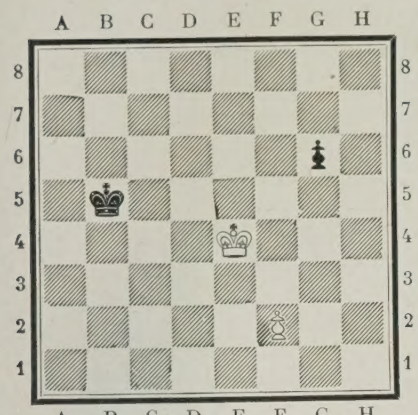
INVENTEURS

POUR lancer vos nouveautés, utilisez notre rubrique ; c'est le plus sûr moyen de vous faire connaître.

Adressez-vous pour cela à la Publicité MOULIN, 6, rue de Milan, Paris (9e). TRI 45-11.

LES ÉCHECS (N° 54)

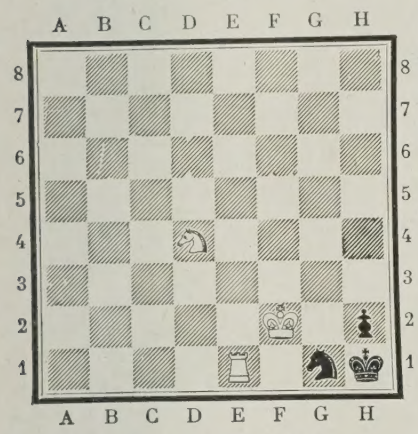
Solution de l'étude n° 56,
par J. Dobias.
Narodni Listy 1926.



Les blancs jouent et gagnent.

1. Ré4-d4 ! (1. Ré4-d5 ?, Rb5-b4. — 2. Rd5-d4, Rb4-b3. — 3. f2-f4, Rb3-ç2. — 4. Rd4-é5, Rç2-d3. — 5. Ré5-f6, Rd3-é4 nulle.) 1. ..., Rb5-ç6 (1. ..., Rb5-b4. — 2. f2-f4 et le roi blanc va prendre le pion. Si 1. ..., g6-g5. — 2. Rd4-é5 et va prendre le pion.) — 2. Rd4-é5, Rç6-ç5. — 3. f2-f4, Rç5-ç4. — 4. Ré5-f6 et 5. R×P gagne.

Problème n° 57,
par Sam Loyd.
Evening Telegram 1888.



Les blancs jouent et font mat en trois coups.

Solution facile, mais piquante.

Championnat de France.
Paris, septembre 1948.

1er Rossolimo, 6 1/2 points ; 2es ex æquo docteur Bigot et Nora, chacun 4 1/2 points ; 4e Boutteville, 4 points ; 5es ex æquo Daniel, Gibaud et docteur Bergraser, 3 1/2 points ; 8es ex æquo V. Kahn et Scarlatti, 3 points.

Voici une partie de ce championnat :

Blancs : Rossolimo. Noirs : Gibaud.

1. é2-é4, ç7-ç5. — 2. Cg1-f3, Cb8-ç6. — 3. Ff1-b5, g7-g6. — 4. 00, Ff8-g7. — 5. Cb1-ç3, a7-a6. — 6. Fb5×ç6, d7×ç6. — 7. d2-d3, Cg8-f6. — 8. Fç1-é3, b7-b6. — 9. h2-h3, h7-h6. — 10. Cf3-h2, é7-é5. — 11. Cç3-é2, g6-g5. — 12. Cé2-g3, Dd8-ç7. — 13. Cg3-h5, C×C. — 14. D×C, Fç8-é6. — 15. Tf1-d1, 000. — 16. Dh5-é2, f7-f5 (les noirs devaient essayer d'arriver à h6-h5 suivi de g5-g4, utilisant le coup h2-h3 pour ouvrir des lignes à leur profit sur le roque blanc). — 17. é4×f5, Fé6×f5. — 18. Ch2-f1, Ff5-é6. — 19. Cf1-g3, Fg7-f8. — 20. a2-a3, Rç8-b7. — 21. Fé3-d2, Ff8-é7. — 22. Fd2-ç3, Td8-d5. — 23. Td1-é1, Th8-é8. — 24. Fç3×é5, Dç7-d7. — 25. Ta1-d1, Dd7-ç8. — 26. ç2-ç4, Td5-d8. — 27. Dé2-h5, g5-g4. — 28. h3-h4, Fé7-f8. — 29. Dh5-g6, Fé6×ç4. — 30. d3×ç4, Td8×d1. — 31. Té1×d1, Té8×é5. — 32. Dg6-f6, Dç8-é8. — 33. Td1-d8, Ff8-é7 (ingénieux, mais ne suffit pas à égaliser. Le fou, gêné par les pions noirs, est ici inférieur au cavalier). — 34. D×T, D×T. — 35. Dé5-g7, Rb7-b8. — 36. Dg7×g4, Fé7×h4. — 37. Cg3-f5, Fh4-g5. — 38. f2-f4, Fg5-f6. — 39. b2-b3, Ff6-d4†. — 40. Rg1-h2, b6-b5. — 41. Cf5×h6, Dd8-h8. — 42. Dg4-g8†, D×D. — 43. C×D. Rb8-ç7. — 44. g2-g4, Rç7-d7. — 45. g4-g5, Rd7-é6. — 46. Cg8-h6. Les noirs abandonnent.

Tout se passe comme si les blancs avaient deux pions passés liés en plus, car, en ne prenant pas les premiers sur l'aile dame (si Fd4-b2. — a3-a4), les 3 pions arrêtent les 4 pions noirs. Les deux pions blancs liés, escortés par leur roi et leur cavalier, forceront le passage à dame.

Championnat du monde 1948.

Blancs : Botwinnik (champion du monde). Noirs : Keres.

1. d2-d4, d7-d5. — 2. Cg1-f3, Fç8-f5. — 3. ç2-ç4, é7-é6. — 4. ç4×d5, é6×d5. — 5. Dd1-b3, Cb8-ç6. — 6. Fç1-g5 (sur 6. Db3×b7, Cç6-b4 force la partie nulle : 7. Cb1-a3, Ta8-b8. — 8. Db7×a7, Tb8-a8, etc.). 6. ..., Ff8-é7. — 7. Fg5×é7, Cg8×é7. — 8. é2-é3, Dd8-d6. — 9. Cb1-d2, 00. — 10. Ta1-ç1, a7-a5. — 11. a2-a3, Tf8-ç8. — 12. Ff1-d3, a5-a4. — 13. Db3-ç2, Ff5×d3. — 14. Dç2×d3, Cç6-d8. — 15. 00, Cd8-é6. — 16. Tç1-ç3, b7-b5. — 17. Dd3-ç2, Tç8-b8. — 18. Cf3-é1, Cé7-ç8. — 19. Tç3-ç6, Dd6-é7. — 20. Cé1-d3, Cç8-b6. — 21. Cd3-b4, Tb8-d8. — 22. Dç2-f5, Td8-d6. — 23. Tf1-ç1, Td6×ç6. — 24. Tç1×ç6, Ta8-d8. — 25. Tç6×b6 !, ç7×b6. — 26. Cb4-ç6, Dé7-ç7. — 27. Cç6×d8, Dç7×d8. — 28. Df5-ç2, Dd8-ç7. — 29. D×D, C×D. — 30. Cd2-b1, Rg8-f8. — 31. Rg1-f1, Rf8-é7. — 32. Rf1-é2, Ré7-d6. — 33. Ré2-d3, Rd6-ç6. — 34. Cb1-ç3, Cç7-é8. — 35. Cç3-a2, f7-f6. — 36. f2-f3, Cé8-ç7. — 37. Ca2-b4†, Rç6-d6. — 38. é3-é4 (les blancs ont pratiquement un pion de plus parce que, sur l'aile dame, les deux pions blancs arrêtent les trois pions noirs). 38. ..., d5×é4†. — 39. f3×é4, Cç7-é6. — 40. Rd3-é3, Cé6-ç7. — 41. Ré3-d3, Cç7-é6. — 42. Cb4-d5, Rd6-ç6. — 43. h2-h4, Cé6-d8. — 44. Cd5-f4 (menace 45. Cf4-h5). 44. ..., Rç6-d6 (44. ..., g7-g6. — 45. h4-h5, g6-g5. — 46. Cf4-d5). — 45. Cf4-h5, Cd8-é6. — 46. Rd3-é3, Rd6-é7. — 47. d4-d5, Cé6-ç5 (47. ..., g7-g6. — 48. Ch5×f6). — 48. Ch5×g7, Ré7-d6. — 49. Cg7-é6, Cç5-d7. — 50. Ré3-d4, Cd7-é5. — 51. Cé6-g7, Cé5-ç4. — 52. Cg7-f5†, Rd6-ç7. — 53. Rd4-ç3, Rç7-d7. — 54. g2-g4, Cç4-é5. — 55. g4-g5, f6×g5. — 56. h4×g5, Cé5-f3. — 57. Rç3-b4, Cf3×g5. — 58. é4-é5, h7-h5. — 59. é5-é6†, Rd7-d8 (59. ..., C×P. — 60. P×C†, R×P. — 61. Cf5-g7† et ×h5). — 60. Rb4×b5. Les noirs abandonnent.

ANDRÉ CHÉRON.

PHILATÉLIE

NOUVELLES DE FRANCE

Les changements successifs des tarifs postaux nous apportent encore de nouvelles valeurs, et ce n'est certes pas fini. Ainsi la série courante est en remaniement perpétuel.

Au tarif intérieur de la lettre à 10 fr. correspondait dans la métropole la seule émission d'un 8 fr. bleu vert pour les cartes postales. Même valeur en bleu foncé pour *Andorre ;* à *Monaco* ont paru un 10 fr. orange (effigie du Prince) et un 8 fr. brun rouge (vue du palais princier). Au *Maroc* étaient émises trois vignettes : un provisoire de 8 fr. par surcharge sur le 20 fr. Gazelles (typographié), un 8 fr. orange et un 10 fr. rose aux types paysages. L'*Algérie* avait été pourvue antérieurement d'un 8 fr. (armes d'Oran) et d'un 10 fr. (armes de Constantine).

Avec le nouveau tarif de 1949 des timbres de 12 fr. et 15 fr. seront nécessaires : il est probable que les 10 fr. antérieurs resteront en circulation, mais que l'impression des 8 fr., désormais inutiles, sera arrêtée. Un 4 fr. orange *Marianne* vient de sortir.

La modification du tarif international en décembre 1948 entraîne également une cascade de valeurs nouvelles. Pour la métropole on a mis en vente un 5 fr. *Marianne* tiré en vert pâle, un 15 fr. *Palais du Luxembourg*, rose, et un 25 fr. *Nancy*, bleu. Ces types seraient d'ailleurs remplacés par de nouveaux dessins ; entre temps les tarifs auront peut-être encore augmenté.

La poste aérienne ayant également modifié ses prix, on envisage la création d'une forte valeur de 500 fr.

Au début de décembre, les valeurs suivantes ont été retirées de la vente : 6 fr. *général Leclerc*, 18 fr. *Chateaubriand*, 6 + 4 fr. *Calmette*.

Pour le nouveau « département de la Réunion », la série complète des valeurs métropolitaines a été surchargée en francs *C. F. A.* et mise en vente, comme prévu, le 1er janvier. Sans donner la liste complète de ces timbres, signalons que la série poste en comprend treize (du 10 c. sur 30 c. au 11 F. sur 18 fr.), la série avion, quatre (20 sur 40, 25 sur 50, 50 sur 100 et 100 sur 200 fr.) et la série taxe, sept (du 10 c. sur 1 fr. au 10 fr. sur 20 fr.).

LES DERNIÈRES ÉMISSIONS DE LA SARRE

A peine revenu à l'indépendance en matière postale, le territoire de la *Sarre* se signale déjà par une production postale abondante.

Les dernières nouveautés parues à Sarrebrück sont une série pour le premier anniversaire de la Constitution sarroise : 10 fr. rouge et 25 fr. bleu. Type unique : carte de la Sarre, et deux timbres à surtaxe émis au profit des Auberges de la jeunesse, 8 + 5 fr. et 10 + 7 fr.

Voici, enfin, les chiffres de tirage de la série de bienfaisance au profit des inondés : série poste, 138.174 ; 25 + 25 fr. avion, 125.674. Blocs poste et avion : 38.053.

J. BELLAY.

"SABINO"
LUMINAIRE et VERRERIE D'ART
17, rue Saint-Gilles (3e)
ARC. 37-96

PERMO
Traitement Général des EAUX
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

François Auchard
EST UNE MARQUE
ORNEMENTS ET FANTAISIES DE COIFFURES
Peignes de Toilette "JASPECAILLE" façonnés main
Exclusivité "RHODOÏD" marque déposée
OYONNAX (AIN) - PARIS 26, Bd de Strasbourg

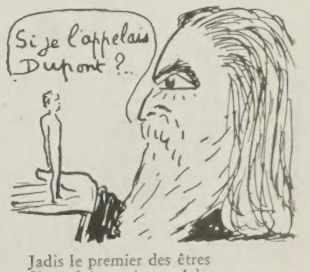
UNE LIGUE NOUVELLE, OU MODESTIE ET POPULARITÉ, par CAMI.

C'est une ligue nouvelle,
Il faut pour être adhérent
Se nommer — on le révèle —
Dupont, Duval ou Durand.
J'aime, ne vous en déplaise,
Ce groupement sans rival
Aux consonances françaises
Des Durand, Dupont, Duval.

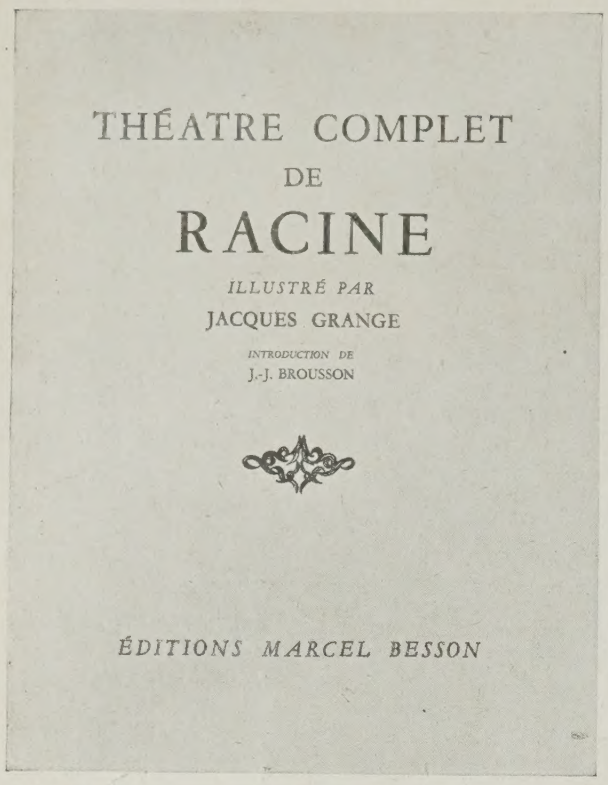
Sans tambours et sans trompettes,
On les connaît, j'en réponds,
Plus que les grandes vedettes,
Les Durand, Duval, Dupont.
Garbo, Marlène, Clark Gable,
Flynn, Power et Cary Grant
Passeront, mais immuables
Sont Duval, Dupont, Durand.

Pourtant ce sont des modestes
Et l'on ne voit nul journal
Révéler les faits et gestes
Des Dupont, Durand, Duval.
On cite les vingt divorces
De la star Zizi Pompon,
Mais à vivre unis s'efforcent
Les Duval, Durand, Dupont.

Lorsqu'un nouveau Salon s'ouvre
De l'art abstrait pictural,
Ils fuient et vont au Louvre,
Les Durand, Dupont, Duval.
A Kafka, le snob confère
Des auteurs le premier rang.
Ils aiment mieux Dumas père,
Les Duval, Dupont, Durand.



Jadis le premier des êtres
S'appelait, croit-on, Adam,
Mais il se nommait peut-être
Dupont, Duval ou Durand.
De nos jours règne l'outrance,
Mais nous franchirons le pont
Tant que nous aurons en France
Des Durand, Duval, Dupont.



ÉDITIONS
MARCEL BESSON
PARIS - GRENOBLE

UNE ÉDITION
DE
GRAND LUXE

SPÉCIMEN RÉDUIT D'UNE ILLUSTRATION HORS TEXTE

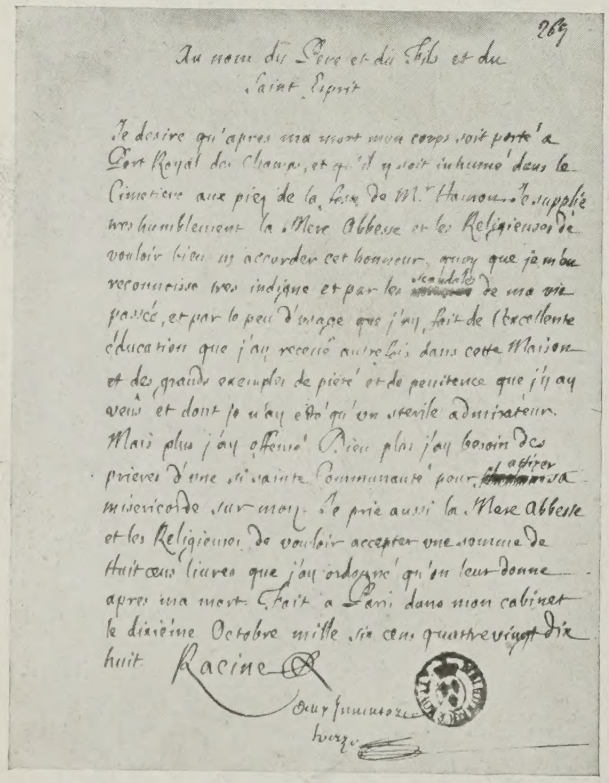
THÉATRE COMPLET DE RACINE

un monument digne de notre plus grand écrivain du XVII^e siècle

Cette édition en 4 volumes de 350 pages au format 19×24 imprimée en deux couleurs, caractères Garamond corps 12, comprend 80 illustrations hors texte et la reproduction en fac-similé par les procédés Daniel Jacomet de huit manuscrits autographes de Jean Racine.

La présente édition, par son exécution comme par sa présentation, constitue un véritable ouvrage recherché par les bibliophiles. L'illustration en a été confiée à Jacques GRANGE, tâche difficile qu'a su mener à bien cet artiste de talent. L'introduction, due à J.-J. BROUSSON, nous offre une étude originale et nouvelle de notre grand tragique.

L'OUVRAGE EST LIVRABLE IMMÉDIATEMENT



SPÉCIMEN RÉDUIT D'UN MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE RACINE

PRIX ACTUEL
9.500 Fr.

JUSTIFICATION DU TIRAGE

20 Exemplaires sur Rives
N° 1 à 20 — Épuisés
60 Exemplaires sur Rives
N° 21 à 80 — Épuisés
420 Exemplaires sur Rives
N° 81 à 500 — Épuisés

4.000 Exemplaires sur vélin chiffon de Renage
N° 501 à 4.500

500 Exemplaires sont réservés aux Bibliophiles étrangers et sont numérotés en chiffres romains

POUR RECEVOIR CET OUVRAGE REMPLIR OU COPIER LE BULLETIN DE SOUSCRIPTION CI-DESSOUS

ÉDITIONS MARCEL BESSON
9, rue de Paris - GRENOBLE (Isère)

Veuillez m'adresser l'ouvrage " Théâtre complet de Racine " dont le prix pour la France est de neuf mille cinq cents francs, que je vous règle (1) par mandat postal, par chèque bancaire, ou chèque postal (Lyon 263.19).

Nom : _____

Prénoms : _____

Profession : _____

Adresse : _____

_____

Ville : _____ Départ. : _____

Date : _____ Signature :

(1) Prière de rayer les mentions inutiles.

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 1er trimestre 1949.
Imprimeur n° 79.